

HOMMAGE AUX HÉROS DU 28 OCTOBRE

ONT COLLABORÉ

Alex. Papagos
Achille Kyrou
M. A. Pasmazoglou
St. Sperantza
C. Carcatsoulis



La Grèce meurtrie

A CE NUMÉRO :

Lily Yacovidi
Eloy Trouvère
E. Psara
Orion
Sem

Nous combattons ensemble
un ennemi commun; nous
partagerons ensemble les
fruits de notre victoire.

WINSTON CHURCHILL
Télégramme au Prési-
dent du Conseil de
Grèce 1-11-40.

L'entrée de la Grèce dans
la guerre a modifié de fa-
çon décisive la situation.
Le TROUD de Moscou.

Another Athens shall arise — And to remoter time — Bequeath, like sunset to the skies,
— The splendour of its prime: — And leave, if nought so bright may live, — All earth can
take or heaven can give.

PERCY BYSSHE SHELLEY en 1821

En vérité une Grèce nouvelle est née telle que les poètes en avaient rêvé.

Le Général SMUTS en 1942

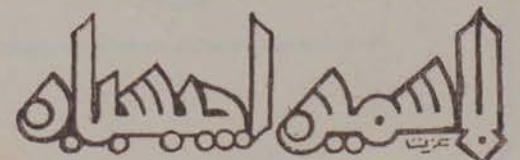
Avec le recul du temps, il apparaîtra qu'après la résolution désespérée de l'Angleterre en
juin 1940, c'est en fin de compte le courage du peuple grec qui aura le plus contribué à
sauver cette civilisation européenne qu'il avait créée 2400 ans auparavant.

Emission des FRANÇAIS LIBRES à la B.B.C. 1942.

LA SEMAINE EGYPTIENNE

La plus importante Revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



P.T. 20

SHELL PRODUCTS

FOR INDUSTRY



PARAFFIN WAX
for the manufacture of candles, matches, polishes etc.

WHITE OILS
for cosmetic purposes, light lubrication, etc.

LIQUID PARAFFIN
for medicinal, & pharmaceutical purposes. etc.

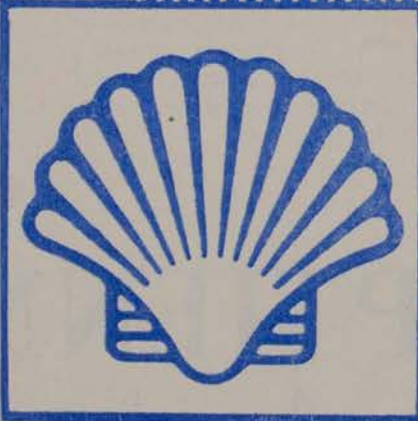
TEEPOL 'X'
for the textile, leather, paper and laundry industries, etc.

PETROLATUM
for medicinal, pharmaceutical & cosmetic purposes etc.

ORGANIC CHEMICAL SOLVENTS & CARBON FOR INDUSTRY
for the paint extraction & rubber industries, etc.

MINERAL TURPENTINE
for polishes, paints, and dry cleaning, etc.

SPECIAL BOILING POINT BENZINES
for dry cleaning, oil and perfume extraction, rubber and paint industries, gas plants, etc.



THE SHELL COMPANY

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

AU TOURNANT DE LA GUERRE EST APPARUE LA GRÈCE

«Nous n'oublierons pas», ont dit les Anglais. «Nous nous souviendrons toujours», ont dit les Américains. «Nous vous sommes reconnaissants», ont dit les Russes. Les trois Grands s'adressaient à la Grèce. Car en 1940 la Grèce s'est trouvée à un tournant de la guerre. Et parce qu'elle s'est trouvée à ce tournant, la marche de la guerre a changé.

Jusqu'au moment où la Grèce est apparue sur le champ de bataille, l'Axe avançait partout triomphant. Et tout à coup: «Le cas grec démontra que le jugement sur les armées n'est pas inébranlable et que les surprises, si elles ne sont pas fréquentes, sont néanmoins toujours possibles». Ce furent les propres paroles de Mussolini, de l'agresseur vaincu par la Grèce, dans son discours du 10 juin 1941, anniversaire de l'entrée de l'Italie dans la guerre. Quelques jours auparavant, le 4 mai, 1941, Hitler, annonçant la fin de la campagne balkanique, reconnaissait: «Pour la justice historique je suis obligé de constater que parmi les adversaires qui nous ont fait face le soldat grec a combattu avec un courage téméraire et un suprême mépris de la mort...» L'aveu de l'ennemi s'ajoutait au cri d'admiration des Alliés et des neutres. La Grèce avait apporté les premières victoires aux adversaires de l'Axe.

On exalta «the glory that is Greece». Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la Grèce ne s'était pas seulement couverte de gloire en se jetant dans la lutte après ceux que l'Axe déclarait alors irrévocablement vaincus et qui paraissaient l'être. Dès novembre 1941 M. Richardson, ancien Sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, écrivait: «Lapetite Grèce a résisté aux hordes germaniques. Elle a bouleversé les plans de Hitler et a retardé de quarante-deux jours son attaque contre la Russie». M. Anthony Eden, le réaffirma plus tard: «Ce que nous pouvons dire dès à présent c'est que la Grèce, avec le faible secours que nous fûmes alors capables de lui envoyer... renversa l'ordre chronologique de tous les plans de l'Etat-major allemand et apporta ainsi un changement radical dans le développement des opérations et, peut-être dans toute l'évolution de la guerre».

Mais voici la confirmation la plus indiscutable, de la part de l'ennemi même, et toute récente. Les grands chefs militaires allemands ont parlé au procès de Nuremberg, Goering, Keitel, Jodl, Paulus. Il est maintenant avéré que le Grand Quartier général allemand tenait prêts en 1940 les plans des entreprises contre la Grèce — plan Mariette — et contre la Russie — plan Barbarousse — celui-ci en corrélation avec celui-là. L'offensive contre la Russie devait commencer aussitôt terminée la campagne contre la Grèce.

Et Hitler avait fixé au 11 mai 1941 le déclenchement de l'offensive contre la Russie, afin que les armées du Reich eussent tout le temps nécessaire d'agir jusqu'à l'arrivée de l'hiver russe. Jusqu'en mai les trente-deux divisions allemandes opérant dans les Balkans seraient transportées sur le front oriental. La Grèce, quantité négligeable, serait brisée d'un seul coup. Or la «quantité négligeable» empêcha que le plan de Barbarousse fût appliqué en temps voulu, à la date du 11 mai, que prescrivait un ordre du Führer adressé au Grand Quartier Général le 10 décembre 1940, d'après les dépositions des chefs allemands au procès de Nuremberg. Ils déposèrent aussi que la résistance de la Grèce imposa d'ajourner l'offensive jusqu'au 22 juin. Trop tard pour remplir toutes les prévisions du plan Barbarousse, pour atteindre avant l'hiver Moscou, Leningrad et le Caucase. L'armée du Reich avait subi sa première défaite.

Le témoignage des amis et des ennemis concorde donc au sujet de la Grèce. Or elle ne se doit pas seulement à elle-même de s'en parer et de les faire valoir. Elle le doit à sa cause nationale elle le doit à la justice internationale. Car l'idée même de justice serait dangereusement offensée si la voix de la Grèce n'était pas écoutée comme il convient. Parlant simplement au nom des populations helléniques, au nom du Dodécanèse grec, au nom de l'Epire du Nord grecque, elle devrait être écoutée comme représentant par excellence le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le principe fondamental de la Charte des Nations Unies. Mais sa voix est soutenue par une action qui a réuni — fait excessivement rare — le témoignage unanime des amis et des ennemis.

Que veut ce pays et qu'entend-il lorsqu'il évoque tant d'enthousiastes témoignages? Ceci d'abord. Que le passé est la garantie la meilleure de ses possibilités d'avenir. Les Américains ont dit à lord Keynes lors qu'il négociait l'emprunt britannique, qu'il ne faut pas toujours parler de ce que l'on a fait, mais examiner ce que l'on peut faire. Et les Américains avaient raison. C'est demain que vise le peuple hellène quand il insiste sur hier. Car les faits d'hier — les nouveaux services qu'il a rendus aux Alliés et au monde pour parler comme les hommes d'Etat étrangers depuis Franklin Roosevelt et Winston Churchill jusqu'à Ernest Bevin — sont à l'heure présente l'unique capital qui lui reste au milieu des ruines sur lesquelles il s'efforce de se relever.

Au nom de ce qu'il a fait il demande — non pas une rémunération. Les Grecs ne furent, on l'a dit et redit, à aucune époque mendiants ni mercenaires.

Courbés longtemps sous la force, quand le destin l'a voulu, mais jamais esclaves vils, malgré le destin. Le peuple grec demande, offrant son action passée comme gage puisqu'il n'a pas d'autre gage à fournir les moyens matériels et moraux pour se mettre au travail.

Les moyens moraux seront la satisfaction de ses droits nationaux et la tranquillité que lui assurera un meilleur tracé de sa frontière. Les moyens matériels il incombe à ses grands et riches alliés de les

lui assurer. De l'espace pour respirer, de la terre et des fonds pour travailler. Pour acquérir l'aisance qui doit être dans un monde régénéré le lot des peuples comme des individus. Pour continuer l'Hellade antique et l'Hellade nouvelle qui, sans l'ombre de calcul, s'engagea dans le chemin où Churchill ne promettait aux peuples de l'Empire et à leurs alliés que des peines, des larmes et du sang. Seule entre les nations que l'Allemagne ne tenait pas encore sous son joug. Seule, M. Bevin l'a relevé devant le Conseil des Nations Unies.

L'anniversaire du 28 Octobre en Grèce

«Aucun pays n'a combattu aussi bravement que la Grèce pendant la guerre, contre les Italiens et contre la supériorité écrasante des Allemands. Grâce à l'arrivée des troupes britanniques en Grèce, la première fois, une aide point négligeable a été fournie aux Russes qui ont pu ainsi achever leur mobilisation pour faire face à Hitler... Lord Byron fut un grand Anglais qui aida la Grèce à reconquérir son indépendance. Pour moi, qui cherche de même à aider la Grèce à gagner la lutte pour sa survie, Lord Byron est un modèle».

ERNEST BEVIN

discours au Conseil de Sécurité de l'ONU 1-2-46.



S.M. Le Roi Georges II avec S.A.R. le diadoque Paul devant le Monument du Soldat inconnu sur lequel on distingue les noms des villes où l'armée hellénique a héroïquement combattu au cours de la dernière guerre.



Une foule impressionnante massée devant l'Académie à Athènes, suit le défilé des troupes.

Jamais nous n'oublierons la brillante contribution apportée à la lutte des Alliés par l'héroïque peuple grec en 1940-1941 et l'histoire de cette guerre, lorsqu'on l'écrira, prouvera que votre admirable résistance contre une attaque que rien ne justifiait, a marqué un des tournants de la guerre».

S.M. GEORGE VI — Télégramme à l'occasion de l'Armistice avec l'Allemagne 9 Mai 1945

«Il y a un an j'ai exprimé ma reconnaissance au peuple grec pour tout ce qu'il avait fait et continue à faire en faveur de la lutte pour la Liberté. Un an s'est encore écoulé et votre courage, comme votre moral, demeurent comme un vif souvenir chez toutes les nations unies».

WINST. CHURCHILL
Message au peuple grec,
25 mai 1941



Une des jeunes filles de l'Épire du Nord qui prirent part aux festivités.

MESSAGES

DE S.M. LE ROI DES HELLÈNES, GEORGES II

A L'OCCASION DU 6^E ANNIVERSAIRE DU 28 OCTOBRE

AU PEUPLE HELLÈNE

A l'occasion du 6ème anniversaire de l'agression italienne S.M. Georges II des Hellènes a adressé le message suivant à la Nation.

Hellènes !

Heureux de me trouver parmi vous avec l'aide de Dieu et la volonté de la Nation, en cette inoubliable journée, j'adresse à tous le vœu ardent qu'avec le même enthousiasme, nous poursuivions l'oeuvre du 28 Octobre pour le salut et la grandeur de la Patrie.

Nous sommes partis à l'aube de cette journée, vers un grand effort dont nous ne pouvions prévoir les étapes et les péripéties. Pendant les dures années qui suivirent, il n'y a pas de sacrifices que chacun de nous n'ait été appelé à faire sur l'autel de la Patrie. Mais c'est cela justement qui donne à la journée du 28 Octobre, son sens moral et historique, comme acte de suprême sacrifice qu'imposait le sentiment même de la dignité et de l'honneur de la nation. C'est cela qui nous permet aujourd'hui, malgré les calamités effrayantes que nous avons subies de reprendre la lutte de la vie avec la profonde fierté des hommes loyaux et libres et la conviction que nous reprendront bientôt notre marche en avant.

A cette nouvelle lutte pour le relèvement de notre pays, nous nous livrerons avec la mâle volonté des peuples mûrs sans sous-estimer les difficultés, mais sans nervosité injustifiée; l'âme remplie de la légende des grands moments de notre lutte, mais avec une pleine et calme connaissance des nécessités de la réalité.

Chaque heure de l'histoire de notre nation a ses problèmes et ses symboles. En 1913, nous avons eu la libération de la Grèce du Nord. En 1919, nous avons eu le rétablissement de toute la nation. En 1940, nous avons eu la lutte pour notre indépendance. Maintenant, nous avons la lourde mission de maintenir la nation à la hauteur où elle s'est tenue aux grands moments de la dernière guerre, quand l'humanité, pour un instant oubliée les autres théâtres de la guerre, et des ravins du Pinde attendait la première fanfare de l'espérance et de la victoire. Nous ne serions pas dignes de ces instants si nous ne parvenions pas maintenant à exploiter les fruits de notre victoire et si nous ne faisons de la Grèce un des coins les plus civilisés et les plus fortunés de la Méditerranée. Avec, comme symboles, le travail intensif et l'union nationale, nous arriverons plus facilement à imposer la reconnaissance de nos droits nationaux et à relever les conditions de vie de notre peuple.

Je suis aujourd'hui avec vous pour cet effort. Avec la joie infinie que me donnent mon retour dans cette terre de mes pères, votre amour et la foi dans nos hautes destinées, je vous demande de poursuivre notre lutte sacrée pour la grandeur de la Nation.

Vive la Grèce !

GEORGES II

AUX FORCES ARMÉES

Officiers, Sous-officiers et Soldats des Forces Armées,

Vers vous, les artisans et continuateurs d'une des périodes les plus glorieuses de notre histoire nationale, se porte avant tout ma pensée en ce grand anniversaire. Vous fûtes la fière et inflexible avant-garde de la Nation dans la lutte la plus glorieuse de son histoire. Par votre sang et vos sacrifices vous avez sauvé l'honneur de la Patrie et montré au monde que ce petit peuple auquel nous appartenons est digne de la liberté et du respect de l'humanité. C'est dans vos exploits que la Patrie puise aujourd'hui ses droits à une vie meilleure et plus heureuse.

La Grèce, fière et reconnaissante, n'oubliera pas ceux à qui revient surtout la gloire de la dernière guerre. Si elle est aujourd'hui pauvre et malheureuse, elle ne peut oublier ceux qui illuminent de fierté et de gloire les jours sombres qu'elle traverse.

Vous, aux mains de qui se trouve l'organisation de notre armée, songez aujourd'hui combien lourd est l'honneur d'être les continuateurs d'une si grande époque. Fidèle aux lois de l'Etat, fermement attachés à la discipline militaire, avec enthousiasme et souffle créateur, nous devons rendre l'Armée Grecque digne de sa récente épopée. Avec l'aide de Dieu et votre patriotisme, nous y parviendrons.

Vive la Grèce !

28 Octobre 1946

GEORGES II

LA CONSPIRATION DU SILENCE

La Grèce héroïque : épopée d'Albanie... ceux qui ont survécu à l'éclairage de la légende, on les trouve disséminés dans les villes et les campagnes, les orteils coupés. Rares en effet sont les indemnes, ceux que le gel a épargnés...

La Grèce résistante; hiver de 1941... des morts de faim que l'on ramasse à la pelle, des gaillards fils d'Hélios, sur un sac à poubelles penchés, cherchent un os, une écorce mal léchée...

Qui parle de cela aujourd'hui? A New-York, à Londres, à Paris, on a oublié les Grecs ou plutôt; on parle de leurs ennuis de ministère...

Et voici, de l'autre côté les Vautours : ceux qui tiennent à avoir leur part de butin sur notre propre territoire... Ils ne se taisent pas eux. Ils sont des spécialistes dans le travail de dénigrement!

Ils ont commencé par nous peindre avec les pires couleurs. Nous sommes devenus des despotes, des étouffeurs de liberté... Lisez un peu, ceux des journaux parisiens de gauche qui sont à leur solde : là nous paraissions tout proches des moussoliniens, des nazis! Bien entendu, ils ne font plus mention, du choc terrible et comment nous sûmes bravement le parer, retardant au possible l'avance ennemie... Pour le moment, nous sommes des catalyseurs de liberté!

Eh bien non, puisque la vérité est toute autre, il faut la leur crier : Que notre royauté, symbole de la résistance, est la plus démocratique qui soit... Que notre peuple se débrouille mieux que le leur — sans trop d'entraves gouvernementales — dans la mesure des privations imposées par un après-guerre, moins pesant chez nous que sur les autres côtes, méditerranéenne ou caspienne!...

C'est en vain que la propagande menée par les pays voisins, veut nous montrer, comme nous ne sommes pas... Et voici que Rex Warner, un écrivain, qui diffère de ceux que l'on paye pour médire de nous, loin de nous peindre comme des tyrans, répond ironiquement, à l'interviewer armé d'un crayon à la pointe plongée dans de la salive tito-bulgare :

— «La vie est trop gaie là-bas... Jamais couché avant minuit. La vie de société est si charmante, les femmes si gaies... »

Oui, on s'amuse bien en Grèce. Je le disais dans un récent article que je donnais à la Réforme d'Alexandrie, pour confondre un peu nos capitalistes du cru, qui ne savent pas dépenser leurs millions, nos mondaines tellement soucieuses de paraître, nos organisateurs des spectacles qui les dirigent, dans ce sens, notre manque de vie en général!

Mais d'avoir montré les Grecs insouciant un peu, leurs femmes ouvertes à la vie et à l'amour, j'ai eu aussitôt du remords.

— «Le peuple, m'avait conseillé, lors de mon récent séjour en Grèce, un journaliste de là-bas, va un peu le voir au Phalère... Non pas au nouveau Phalère, à la Néraïda ou à Mostrou, où l'on sert le poisson au prix fort, mais au nouveau, à 200 drachmes le parcours... »

En prenant le métro, j'entrai résolument dans

la menue sauce des prolétaires du Dimanche, qui se pressaient là comme des sardines. A la troisième station, la boîte s'ouvre, se déverse au bord de l'eau. Une plage noire, des plus sales, où on respire un bonheur facile : musiquette, coeur épanoui sur une grillade «bon marché».

— «Le poisson est toujours frais par ici», me dit le garçon, qui sert d'innombrables tables. Il y en a sur le perron, autour de l'enceinte, et plus loin perdues au dentellé des vagues... Avec tout autour des chaises de paille, de ces chaises fabriquées dirait-on en série pour les prolétaires, que l'on trouve éparpillées par millions, sur le plein air d'Athènes. Millions de chaises, sur lesquelles s'assoient, pour vivre leur bonheur, des millions d'hommes ou de femmes!

De quoi donc ce bonheur qui se répète à l'infini, comme l'écho d'une chanson est-il fait? Sans doute il y a la lune, grande outre jaune, une lune tragique d'Eschyle, se montrant avec son air fatal derrière une montagne, car la lune toujours en Grèce, se lève derrière une montagne... Un phono enroué qu'un musicien ambulante promène, de bonne place en bonne place... Il y a la «rétsina», ce fameux vin grec au goût de résine, qui monte à la tête au troisième verre, vous transformant en un tout petit dieu déchu de l'Olympe...

M'a-t-il fait marcher comme eux, leur petit vin aigre? Ah si ma culture n'était pas là, coupant mes ailes, entre mon regard et l'astre! J'aurais tant voulu, entrer dans cet au-delà fait de transpiration et de vie... Prendre comme jadis, la première fille venue, la regarder dans les yeux et être heureux! Autrement leur «Aman» tout au bout de la pellicule, comment le goûter...

Et voici que la guerre et cette manie de penser aux malheurs du temps, me rend encore plus réfractaire. A voir là devant moi, la femme grecque, la véritable, celle sortie des couches du peuple, autrefois si belle, si saine, si pure, aujourd'hui pauvre et mal habillée : ses yeux enfoncés, ses membres amaigris, sa mâchoire dégarnie... La faim, les privations, lui ayant laissé un aspect primaire!...

Elle a perdu sa surface : sa force, ses manières, et chose assez grave, ses atouts de sexualité; quelques années privée de toilette, de soins à donner à sa peau et à son esprit, l'ont refoulée dans les sources les plus vives de ses origines... Il y a ainsi, aujourd'hui, des milliers des piliers froids et nus, bâtisseurs d'une patrie à recommencer... Mais des femmes, dans l'acceptation sexuelle du terme, quelques unes à peine...

Pourquoi j'écris cela dans un article politique? Comme, disait Aragon, à propos de Zola, la politique ne doit jamais se départir de la vie, si elle veut être sincère... Ceux qui veulent taire aux «Grands», notre ancienne misère, qu'ils viennent compter les yeux hâvés et cernés, les bouches édentées, des milliers de femmes et d'enfants grecs.

Qu'ils prennent le nouveau-train du Péloponèse, pour voir ce que sont devenus les anciens... Cette douleur, hélas, labourée au fond comme à la surfa-

The Egyptian Hotels L^{td}

LE CAIRE



SHEPHEARD'S HOTEL

Chaque Soir Diner Dansant
Attractions au Grill-Restaurant et Bar
Air Conditionné

Continental Savoy-Hotel

PLACE DE L'OPERA

MENA HOUSE HOTEL

Chaque Dimanche Diner Dansant avec Orchestre Tiné
Equitation — Piscine — Tennis — Golf

Banque d'Athènes

(Société Anonym)e

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANKATEN

Etablie en Egypte depuis 1896

110 AGENCES DANS TOUTE LA GRECE

EGYPTE : Alexandrie R. C. 436, Le Caire R. C. 4410 et Port-Said R. C. 148.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

CHYPRE : Limassol, Nicosie.

ETATS-UNIS: NEW-YORK, The Bank of Athens Trust Co.,
250 West 33rd Street

Correspondants dans les principales villes du monde.

Exécution de toute opération de Banque en général.

LAND BANK OF EGYPT

Etablissement Hypothécaire Egyptien

Fondé en 1905 à Alexandrie

Capital L.Eg. . . 975.000

Réserves L.Eg. . . 727.160

Registre du Commerce Alexandrie No. 353

ce, il nous faut des poètes, le cœur entier dans le regard, pour arriver à la dire... Où sont nos Whitman 1946?

A voir ces cadavres de wagons, qu'on a brûlés après les avoir enduits d'une matière inflammable, accrochés comme un lierre sur le saillant des précipices, ces beaux wagonnets qui déambulaient jadis comme des présences, des présences de la patrie, il leur dirait :

— «Tels qu'on vous voit, vous êtes la nouvelle frise du Parthénon ! Votre martyr passera à l'éternité, comme celui de Prométhée, redevenu le symbole de la Grèce !»

«Où est le temps où vous vouliez sur vos ralis, comme des nuages... Vous étiez le plus gentil secours au pays : Par vous tout respirait sur cette terre des dieux : les fruits couraient vers les soifs, de vos fenêtres se versaient le bonheur et les sourires. Aux grands comme aux petits vous appreniez la montagne, la mer, la féerie des îles, car vous étiez toujours la fraîcheur promise.»

«Aujourd'hui, il ne reste de vous, au bas des

précipices, que des petites cages en fer, toutes rouillées, toute défaites... Votre ancienne gloire, votre luxe, votre gentil emploi, sont ces vestiges misérables que les enfants montrent du doigt, sans comprendre. Mais les grands comprennent et sont tristes.»

Amasser des témoignages de notre grandeur, par tas... Des chansons, des proses réalistes, à leur jeter en plein visage, pour leur faire toucher la vérité, et qu'ils cessent de s'impressionner par les mensonges de nos ennemis.

Après tout, que demandons-nous d'extraordinaire?... Un ajustement de nos frontières, imposé par la langue et le souffie des grecs qui y habitent, aussi bien en Epire du Nord qu'en Macédoine... Rien de plus.

On veut cependant nous priver de cela. Nous considérer comme des vaincus. Pour les donner à des amis de Hitler, des albanais, des bulgares !

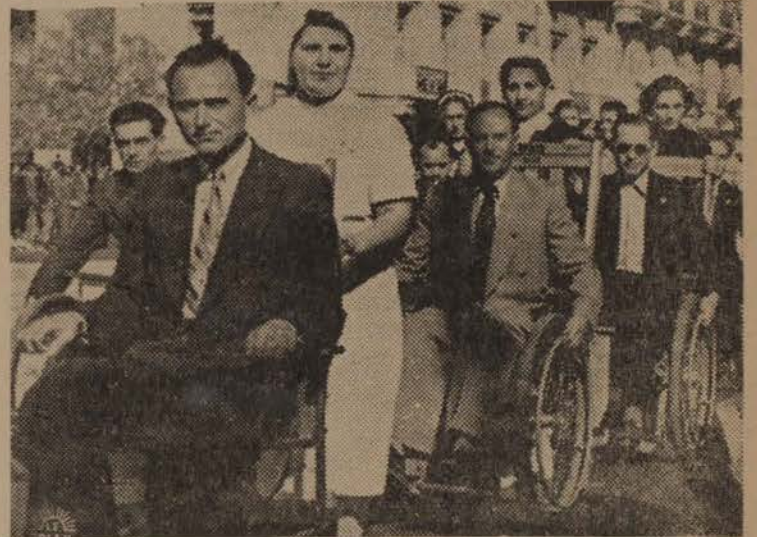
Et dire, que pour nous récompenser de nos peines, on nous avait promis de la clarté !

ELOY TROUVÈRE

HOMMAGE AUX HÉROS D'ALBANIE



Le général A. Papagos dépose une couronne devant le monument du Soldat Inconnu.



Les héros invalides du Front d'Albanie défilant devant le général Papagos qui fut le commandant en chef des forces helléniques sur ce théâtre d'opérations.



...tandis que les mères, épouse et soeurs des héros assistaient à l'hommage rendu à leurs disparus.

CINQ MOIS DE GUERRE CONTRE L'ITALIE

par le Général Alexandre Papagos

Lorsque le 3 septembre 1939, éclata la deuxième guerre mondiale, la Grèce ne désirait rien d'autre que de rester en dehors de cette nouvelle conflagration internationale. La politique extérieure du Gouvernement grec d'alors tendait à ce que tout effort fût fait pour que le pays pût conserver jusqu'à la fin du conflit une absolue neutralité.

Mais, l'histoire a plus d'une fois démontré que lorsque les grands Etats se querellent, la situation des petits pays est toujours difficile et triste, surtout quand ces pays sont considérés comme une proie facile et quand, par suite de leur situation géographique, ils sont soit compris parmi les objectifs de domination impérialiste des puissants, soit utiles aux opérations des adversaires au point de vue stratégique. C'est pourquoi, jamais le Gouvernement grec ne fut absolument convaincu que la politique de neutralité pouvait être maintenue jusqu'à la fin de cette nouvelle Grande Guerre. La neutralité dépend plus de celui qui voudrait la maintenir, et le désir de la maintenir ne peut jamais être placé au-dessus de la dignité nationale, de l'honneur national et des intérêts nationaux. Aussi la Grèce, tout en faisant le possible pour ne pas être mêlée au conflit entre les Grandes Puissances, prenait toujours en considération qu'elle pourrait être obligée de combattre et le Gouvernement grec était toujours décidé à reconsidérer sa politique de neutralité au cas où la force serait employée contre l'indépendance du pays. Fidèle à cette résolution, il rejeta avec indignation l'effronté ultimatum italien du 28 octobre 1940. La Grèce s'est ainsi trouvée entraînée dans le conflit, pour défendre son honneur, son indépendance et son intégrité. Elle est entrée dans le feu de la guerre avec une foi inébranlable dans la justice de sa cause et en pleine conscience des efforts colossaux, des dures épreuves et des douloureuses sacrifices que cette cause allait exiger.

Cette guerre de la Grèce fut la plus difficile, mais aussi la plus glorieuse des guerres de l'histoire militaire contemporaine du pays. En dépit de la supériorité des moyens de l'adversaire, en dépit des nombreuses difficultés de tout ordre, la petite Grèce a mené du commencement à la fin une guerre victorieuse contre une Grande Puissance, lui a porté des coups très durs, dont elle se souviendra à jamais, et n'a succombé que lorsqu'un autre grand Etat, plus puissant encore, l'attaqua par derrière.

Mais le résultat de la résistance durant six mois de la Grèce, considéré dans le cadre du développement de toute la guerre mondiale et jugé au point de vue de l'interdépendance des différentes opérations sur tous les fronts et des répercussions des unes sur les autres, a été d'une extrême importance pour toute la lutte alliée. Le fait que l'offensive allemande contre la Russie fut retardée de plusieurs semaines et les conséquences de ce retard pour toute l'issue de la guerre sont dus à la résistance grecque et montrent combien le rendement de celle-ci fut essentiel. Cette œuvre grande et glorieuse est due aux forces armées grecques et la Nation doit être pénétrée d'un

sentiment de fierté pour cette lutte titanesque, dont elle doit conserver pieusement le souvenir comme le dépôt d'un passé inoubliable.

La Grèce a subi l'agression italienne non-provoquée du 28 octobre presque sans avoir de forces mobilisées. En dehors de deux divisions d'infanterie, deux brigades d'infanterie et quelques bataillons et batteries qui avaient été mobilisés comme forces de couverture, l'ensemble de l'armée grecque se trouvait entièrement sur le pied de paix. Nous avons exposé plus haut quelles étaient les diverses raisons pour lesquelles l'on n'avait pas jugé opportun de porter la sécurité du pays à un degré plus haut. Néanmoins, en dépit de la faiblesse de cette couverture, en dépit de la disproportion des forces engagées des deux côtés dès les premiers jours, l'ennemi ne réussit pas à obtenir de résultats importants. Il pénétra bien au début en territoire grec, en Epire et dans la région montagneuse du Pinde, mais, dès les premiers jours de novembre, ses attaques répétées contre la position d'Elia furent brisées; quant à son mouvement tournant pour couper les communications de l'Epire avec la Thessalie par le Pinde, il fut arrêté, et l'ensemble du plan d'offensive contre la Grèce du Commandement italien fut réduit à néant.

La période de mobilisation et de concentration de l'armée grecque fut une période critique de la guerre. Disposant d'une supériorité aérienne écrasante et pouvant, de ses nombreuses bases en Albanie, Italie et dans le Dodécanèse, frapper du haut des airs toute la Grèce continentale et insulaire, l'Italie était en mesure, en agissant énergiquement, de désorganiser complètement la mobilisation et la concentration ou du moins les retarder pour un temps impossible à calculer d'avance. Cette période fut extrêmement inquiétante pour le Haut Commandement hellénique, étant donné que les forces grecques manquaient d'aviation suffisante et d'artillerie anti-aérienne pour la protection des nombreux centres de mobilisation, des communications, des ports et des gares d'embarquement et de débarquement.

Malgré cette supériorité absolue de l'ennemi dans les airs, la mobilisation et la concentration de l'armée grecque s'effectuèrent sans obstacle et dans les délais prévus. La marine de guerre hellénique apporta une contribution précieuse au succès de cette mobilisation et de cette concentration. En protégeant les transports militaires maritimes et en assurant les communications par mer, elle a réalisé pleinement d'une façon exemplaire et efficace l'objectif principal de sa mission dans la guerre. Considérant dorénavant avec confiance l'évolution de la lutte et la possibilité d'entreprendre des opérations offensives aussitôt que le progrès de la concentration l'aurait permis, le Haut Commandement grec arracha à l'ennemi l'initiative de l'action. Attaquant l'envahisseur, l'armée grecque le chassa du territoire national, le rejeta — malgré sa résistance opiniâtre et les renforts qu'il recevait continuellement — profondément en territoire albanais lui infligea des

pertes considérables, fit près de 23.000 prisonniers, conquit un abondant matériel de guerre et enfin gagna la grande bataille défensive de mars 1941. Cette bataille dura seize jours et parvint à briser la grande offensive ennemie, longuement préparée, et engagée avec de puissants moyens par le Commandement italien, en présence de Mussolini lui-même, pour sauver le prestige des armes italiennes et remporter une victoire sur l'armée grecque avant l'intervention allemande attendue. En dépit de toute la offensive fût soutenue par une grande masse d'artillerie et une puissante aviation, l'ennemi ne réussit pas durant les seize jours de combat à enlever un seul pouce du terrain occupé par les forces grecques. Et le résultat de cet effort italien suprême, qui conduisit à des pertes massives, fut d'obliger le dictateur italien à retourner en cachette en Italie à attendre dorénavant une issue à l'impasse où il se trouvait et l'intervention de ses alliés les Allemands.

Tout cela, l'armée grecque l'accomplit malgré la grande supériorité de l'adversaire en nombre, en moyens de feu et en aviation, malgré les difficultés de terrain et les conditions atmosphériques, malgré les difficultés de ravitaillement et de transport par suite de l'insuffisance des moyens de transport, du caractère très montagneux du sol, du mauvais état des routes en Albanie et des destructions systématiques qui y étaient opérées par l'ennemi.

La supériorité numérique de l'adversaire alla en croissant progressivement durant la campagne. Cela parce que, par suite de seffectifs réduits de l'aviation grecque et de la faiblesse de l'aide britannique dans ce domaine, il ne fut pas possible non seulement d'interrompre les communications entre l'Italie et l'Albanie, mais même de les rendre plus difficiles. On pouvait s'efforcer d'empêcher ou tout au moins de gêner le transport des troupes et du matériel d'Italie en Albanie par des attaques de bâtiments de surface ou de sous-marins contre les convois ennemis dans l'Adriatique, ainsi que par des attaques aériennes contre les ports d'embarquement en Albanie. Des attaques aériennes violentes et continues, en particulier contre les ports de Brindisi et Bari, ainsi que contre Durazzo — le seul port s'offrant en Albanie pour des débarquements sérieux — auraient incontestablement rendu difficile le transport continu et rapide de troupes et de matériel d'Italie en Albanie. La Grèce manquait de moyens à cet effet; par conséquent ce n'est que si l'aide fournie par la Grande-Bretagne, comme elle l'avait promis lorsque notre pays fut victime de l'agression non-provoquée de l'Italie, aide était plus importante et consistait surtout en aviation que l'on pourrait faire un effort pour que les communications de l'adversaire dans l'Adriatique ne restent pas pour lui aussi faciles et sûres qu'elles le furent durant toute la guerre gréco-italienne.

Malheureusement, l'aide britannique ne fut pas importante. Malgré les demandes réitérées adressées par le Haut Commandement grec au commandant en chef des forces britanniques et impériales dans le Moyen-Orient, ainsi que par le Gouvernement grec au Gouvernement britannique, l'aide en aviation fut limitée à un très petit nombre d'appa-

reils et l'action de bâtiments de guerre britanniques dans l'Adriatique fut extrêmement rare et presque insignifiante. La Grande-Bretagne ne pouvait pas à cette époque disposer de plus de moyens pour aider la lutte de la Grèce. En effet, d'une part, après la fin des opérations de l'été 1940 en France et en Belgique, on envisageait encore en Angleterre le danger d'une invasion des Iles Britanniques. D'autre part, peu de temps après le commencement de la guerre italo-grecque, le 8 décembre 1940, les troupes britanniques en Egypte entreprirent des opérations offensives vers la Cyrénaïque. De ce fait, il n'était pas possible aux forces alliées du Moyen-Orient d'aider substantiellement la Grèce. Or ce que l'on peut remarquer c'est que le fait d'engager presque simultanément avec les opérations grecques dans les Balkans des opérations britanniques en Afrique, qui rendirent impossible une aide sérieuse et en temps utile à la Grèce, montrait que dans la conduite d'ensemble de la lutte alliée, l'idée de la direction unique ne dominait pas.

Ce qui précède n'est pas seulement vrai pour la lutte à l'égard de l'Italie. Lorsque l'Allemagne intervint dans la guerre et nous attaqua, les faibles forces grecques du front bulgare, équipées pour la plupart avec du vieux matériel, ne disposant pas d'un seul avion, d'un seul moyen de guerre moderne, tinrent inébranlablement la position fortifiée qu'elles défendaient et que les Allemands tentèrent vainement de forcer par des troupes d'élite, des chars lourds et avec l'appui d'une grande masse d'artillerie et d'innombrables avions «stukas». Seulement lorsque, par suite de l'écrasement des forces yougoslaves de la région de Strumitza, la position fortifiée fut tournée par l'Ouest et qu'il ne restait plus aucune force à opposer à ce mouvement tournant opéré avec des unités cuirassées et motorisées par la vallée de l'Axios sur Thessalonique, alors seulement les forces grecques de la Macedoine Orientale durent déposer les armes.

Nos ennemis eux-mêmes apprécient l'oeuvre glorieuse de l'armée grecque. La déclaration que l'armée grecque fut une surprise, constitue le plus grand éloge qui lui ait été décerné. Dans le discours qu'il prononça le 10 juin 1941 à l'occasion du premier anniversaire de l'entrée en guerre de l'Italie, et qui fut publié dans tous les journaux grecs, Mussolini déclara textuellement: «Le cas de la Grèce prouve que le jugement sur les troupes n'est pas inattaquable et que les surprises, si elles ne sont pas fréquentes sont cependant toujours possibles». Et Hitler, dans son discours prononcé le 4 mai 1941, à l'occasion de la fin de la campagne balkanique, dit entre autres: «Mais pour l'équité historique, je suis obligé de constater que parmi les adversaires qui nous firent face, le soldat grec combattit avec un courage insensé et un mépris extrême de la mort. Il ne capitulait que lorsque toute résistance devenait impossible et par conséquent vaine».

LA SUPERIORITE NUMERAIRES DES ITALIENS

La comparaison des forces engagées de part et d'autre aux diverses périodes de la guerre démontre que l'armée grecque n'eut jamais de son côté la supériorité numérique, écrit le général Papagos.

Elle fut au contraire constamment du côté des Italiens au point que, contre 14 divisions grecques d'infanterie et 1 division de cavalerie, les forces italiennes suivantes furent employées en Albanie : 25 divisions d'infanterie et d'alpinistes, 1 division de chars. En outre les petites unités suivantes qui ne rentrent pas organiquement dans la composition des divisions italiennes : 1 régiment de grenadiers, 3 rég. de cavalerie, 7 bataillons de mitrailleuses, 3 batail. de douaniers, 5 légions de Chemises noires, chacune de 2 bataillons, 22 bat. de Chemises noires, 5 bat. d'Albanais. Toutes ces grandes et petites unités furent vérifiées par contact et il n'est pas improbable qu'il y en eût d'autres, qu'on n'a pas pu constater dans la lutte.

Nous avons d'autre part, outre ce qu'on lira plus loin dans le compte-rendu de la séance du Conseil fasciste, un témoignage public du général Prasca le premier chef battu (des forces italiennes en Albanie). Le général Roatta, qui était chef de l'Etat major général au moment de l'agression contre la Grèce, l'accusa d'impéritie dans ses mémoires récemment publiés. Prasca riposta par deux lettres véhémentes et révélatrices au sujet de l'attaque contre la Grèce. Roatta prétendait qu'il avait attaqué avec des forces insuffisantes. Prasca répondit que le 28 octobre l'armée italienne assaillante détenait la supériorité numérique.

ALEXANDRE PAPAGOS

L'AGRESSION PERFIDE DE L'ITALIE

Le 10 juin 1940, jour de la déclaration de guerre à la Grande Bretagne et la France, Mussolini prononça un discours adressé au peuple italien. Il déclara :

«...Maintenant que le sort en est jeté et que notre volonté a fait sauter les ponts derrière nous, je déclare de façon catégorique que l'Italie ne se propose d'entraîner au conflit d'autres peuples limitrophes d'elle par terre ou par mer. Que la Suisse, la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie et l'Egypte prennent note de mes paroles. Il dépend d'elles, et uniquement d'elles, que ces paroles se réalisent ou non...» (Livre Blanc grec sur l'Aggression de l'Italie contre la Grèce No. 77).

Il ne dépendait pas en tout cas de la Grèce. Mussolini avait déjà décidé de l'attaquer et il se croyait sûr de lui «casser les reins».

Le Compte-rendu sténographié officiel de la séance tenue le 15 octobre 1940 par le Grand Conseil Militaire Fasciste fut découvert après l'entrée des Alliés à Rome. Il fut mis à la disposition du ministère grec de l'Air qui l'a publié dans le premier numéro de sa revue mensuelle Aéroporia (Aviation).

La séance s'est ouverte à 11 heures dans le cabinet particulier de Mussolini et elle s'est prolongée jusqu'à 12h. 30. Présents: Mussolini, Ciano, Badoglio, les généraux Soddù, Giacomini, Roatta, Visconti Prasca et le secrétaire lieutenant-colonel Trombetti, qui a signé le compte-rendu.

EXTRAITS

MUSSOLINI. Notre but est d'arrêter les détails de l'attaque que j'ai décidé depuis longtemps de lancer contre la Grèce... J'ai fixé la date de cette action offensive qui ne doit pas être ajournée d'une heure. Le 26 octobre! Cette entreprise avait depuis longtemps mûri dans ma pensée et je l'ai décidée bien avant que nous ayons pris part à la présente guerre... Cela posé, voyons comment nous devons évoluer...

(Le général commandant en chef des forces italiennes en Albanie est invité à dire son avis).

GIACOMINI. En Albanie cette entreprise est attendue avec impatience. Le pays est plein d'enthousiasme. Je dois noter tout particulièrement que l'enthousiasme des Albanais est dernièrement si vif que l'on remarque une certaine déception parce que notre action ne s'est pas encore manifestée... Mais quelle est la situation en Grèce vis-à-vis de celle en Albanie?

MUSSOLINI. C'est cela justement qui nous intéresse.

GIACOMINI. C'est assez difficile à déterminer. Nous ne pouvons pas savoir au juste ce que pense l'opinion publique. Les informations de nos espions reçues depuis deux mois présentent les Grecs comme incapables d'opposer une résistance...

MUSSOLINI. Quel est l'état des esprits en Grèce?

GIACOMINI. Il paraît que les Grecs ont perdu leur moral.

(Mussolini invite le général Visconti Prasca à exposer ses points de vue sur les problèmes purement militaires).

PRASCA. Nous avons préparé une entreprise contre l'Epire. Nous serons prêts le 26 de ce mois. Cette expédition se présente à nous sous les meilleurs augures... La dispersion des forces grecques — qui ne dépassent pas à ce qu'on calcule 30.000 hommes — nous permettra d'occuper rapidement l'Epire dans l'Epire dans l'espace de 10 à 15 jours. Cette entreprise — qui amènera en plus l'extermination des forces grecques — a été préparée et étudiée jusque dans les moindres détails. Elle est parfaite autant que cela est humainement possible... Le moral de nos soldats est superbe. Leur enthousiasme atteint le maximum. Les seuls cas d'indiscipline que j'ai rencontrés c'est l'irréfrénable désir des officiers et soldats qui brûlent d'envie de se battre.

MUSSOLINI. De combien de forces disposez-vous.

PRASCA. De 70.000 hommes environ outre les bataillons spécialisés. Nous avons en face de nous 30.000 hommes. Soit une supériorité de 2 à 1.

MUSSOLINI. Quant aux moyens techniques, tanks et ouvrages défensifs de l'ennemi?

PRASCA. La seule chose qui m'inquiète est une aide aérienne éventuelle des Anglais aux Grecs. Pour moi l'aviation grecque est inexistante...

MUSSOLINI. Autre sujet. La date des hostilités étant fixée, il nous reste à trouver quelle justification nous donnerons pour notre action de guerre. Une justification de caractère général est que la Grèce est l'alliée de nos ennemis qui utilisent des bases en Grèce. Il nous faut aussi un prétexte: pour alléguer que nous entrons en Grèce afin d'imposer l'ordre. Si vous trouvez quelque chose dans ce sens, c'est bien. Sinon tant pis!

GIACOMINI. Je pourrais créer quelque chose sur la frontière entre les minorités et les autorités grecques...

CIANO. Quand voulez-vous que le motif soit créé?

MUSSOLINI. Le 24 octobre.

CIANO. Le 24 octobre sera créé.

MUSSOLINI... Nous devons présenter l'alibi de façon à pouvoir dire: «Il n'y a rien à faire! Comment voulez-vous aider un pays qui est complètement battu? Voilà une justification que les Turcs mettront en avant et que les Anglais n'auront pas d'objection à adopter.

A combien calculez-vous la contribution albanaise en troupes ordinaires et bandes? Je lui attribue une importance exceptionnelle.

PRASCA. Il y a un projet à ce sujet. Il faudrait organiser des bandes de 2500 à 3000 hommes



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



P. T. 4

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

2 heures agréables

vous sont toujours garanties
en suivant les spectacles

des

Cinémas

ROYAL (AIR CONDITIONNÉ)

MOHAMED ALY

STRAND

sous des officiers italiens... Tout est déjà organisé. J'ai télégraphié que tout soit prêt et qu'on prévienne les hommes... Ils auront des mitrailleuses légères, des grenades à main...

GIACOMINI. On peut mobiliser quelques classes en Albanie... Chacune peut donner 7000 hommes environ.

MUSSOLINI. J'appellerai 2 à 3 classes... Récapitulons: Offensive en Epire. Suite et pression sur Salonique. Et comme deuxième phase: Marche sur Athènes.

LE MENSONGE JUSQU'AU BOUT

Dépêche de M. Jean Politis, ministre de Grèce à Rome du 18 septembre 1940: «Il me revient qu'un Ambassadeur étranger, qui part après-demain en congé, a rendu visite au comte Ciano auprès duquel il s'en enquis entre autres de l'état actuel des relations gréco-italiennes. «Elles ne sont pas très bonnes», répondit le Ministre des Affaires étrangères... A la fin de la conversation le Ministre a dit spontanément à son interlocuteur que l'Italie n'a pas l'intention de faire quoi que ce soit contre la Grèce. (Livre Blanc No. 148).

LA PREPARATION

Dans sa polémique avec son confrère Roatta, le général Prasca a révélé que la décision finale pour l'agression contre la Grèce ne fut pas prise à la séance du 15 octobre, mais dès le 15 août. Depuis lors jusqu'au 15 octobre la préparation fut complétée.

Il faut noter cette date: 15 août. Le matin du même jour tandis qu'il était mouillé à Tinos «où il s'é-

tail rendu à l'occasion de la grande fête religieuse de la Vierge, le bâtiment de notre flotte de guerre «Helli» a été subitement torpillé par un sous-marin de nationalité inconnue se trouvant en plongée». (L. Blanc No. 120). Mais toute la Grèce savait dès le premier moment d'où était venu le sous-marin de «nationalité inconnue». De Rome même M. Politis télégraphiait le 16 août: «En dépit de nos affirmations, les diplomates, les journalistes étrangers et même certains milieux italiens sont d'accord pour désigner «l'auteur» du torpillage (L. Blanc No. 121). Qu'il était en d'autres termes italien. Les derniers doutes — s'il y en a eu — ont été levés par le témoignage de marins qui ont pris part à l'expédition.

Quant au «quelque chose» que réclamait Mussolini comme prétexte de l'agression, il fut trouvé en même temps: l'assassinat d'un repris de justice albanais, Daoud Hodja, par deux de ses compatriotes, crime qui fut attribué par les Italiens aux Grecs; des oppressions subies par la petite minorité albanaise en Epire; des violations de la neutralité par le Gouvernement hellénique. Tout était faux. Mais la presse italienne, en prit prétexte pour fulminer contre la Grèce. Et le 28 octobre à 3 heures du matin, le ministre d'Italie à Athènes alla réveiller le Président du conseil pour lui remettre la note qui l'informait que les troupes italiennes pénétreraient en Grèce, afin de prendre des garanties «de la neutralité de la Grèce et de la sécurité de l'Italie».

— Alors c'est la guerre, avait répondu le Président Métaxas.

— A six heures, la guerre commença.

L'ÉCLAT DE RIRE AU MILIEU DU DRAME

Le Journal intime du Comte Ciano

(Extraits du journal intime du comte Ciano, ministre des Affaires étrangères et gendre de Mussolini qui fut publié après son exécution).

12 août 1940. — ...Giacobini et Prasca soutiennent que l'action contre la Grèce est possible et facile si elle s'opère par surprise.

15 août. — Un vaisseau de guerre grec fut coulé par un sous-marin de nationalité inconnue. Je pense que l'affaire fut montée par cet ivrogne de De Vecchi. (N.d.l.r. De Vecchi était le Gouverneur général du Dodécannèse où il a laissé un souvenir exécré. Grazzi, le ministre italien qui remit à Métaxas l'ultimatum du 28 octobre, a pourtant affirmé, dans un article publié en août 1945, que l'«Helli» fut torpillée à la suite d'instructions formelles de Rome).

28 novembre. — Mauvaises nouvelles d'Albanie. La pression ennemie continue alors que notre défense a faibli. Si les Grecs disposent de forces suffisantes ils nous créeront de grands ennuis.

29 novembre. — Starace (le chef de la Milice fasciste) vient de rentrer d'Albanie. Nos soldats se sont battus, mais sans entrain et de façon médiocre.

30 novembre. — Conseil de cabinet. Le Duce soutient que Badoglio non seulement fut d'accord pour l'attaque contre la Grèce, mais qu'il a renchéri avec enthousiasme... Le commandement militaire s'est montré insuffisant.

4 décembre. — Le général Sorice (Sous-secrétaire à la guerre) m'a téléphoné ce matin que les Grecs ont pris Pogradetz et enfoncé nos lignes. Il m'a ajouté que Soddù (commandant en chef de l'armée d'Albanie) pense que toute action militaire est impossible et qu'il faut faire face à la situation seulement par la voie politique.

Mussolini m'appelle au Palazzo Venezia. Je l'ai trouvé fort découragé. Il dit: «Il n'y a pas d'autre issue. C'est bizarre et ridicule. Nous sommes forcés de demander la cessation des hostilités. Impossible. Les Grecs poseront comme première condition que le Fuehrer garantisse personnellement que l'attaque contre eux ne recommencera pas. Je préfère me suicider plutôt que de téléphoner à Ribbentrop».

Nous devons résister et tenir en Albanie. Mussolini est d'accord avec moi et décide de faire une nouvelle tentative.

23 décembre. — Le Duce ne croit plus à ce que dit Caballero (Le dernier de la demi-douzaine de généralissimes qui furent mis successivement à la tête de l'armée d'Albanie). «Ces généraux, dit-il, sont pareils aux aubergistes qui peignent des coqs sur les murs et écrivent qu'ils feront crédit quand ces coqs se mettront à chanter. Je dois admettre que les Italiens de 1914 valaient mieux. Cela n'est pas bon signe pour le régime fasciste».

25 décembre. — Noël. Le Duce est mélancolique et inquiet pour l'Albanie.

30 décembre. — ...Le dernier coup arrive quand le Duce apprend que Soddù passe ses soirées en Albanie à composer de la musique pour des œuvres de cinéma.

16 janvier 1941. — ...Le Duce dit à Caballero: «La question grecque fut maniée de façon supérieure. Nous avons réussi à isoler la Grèce et à la contraindre à se battre seule. Mais l'armée italienne a échoué dans sa tâche».

2 juin 1942. — Mussolini songe à se rendre en Libye, mais il ne veut pas essayer de nouveau la mésaventure d'Albanie, lorsqu'il fut témoin d'une bataille malheureuse.

(Il s'agit de la grande offensive de mars 1941, préparée et dirigée par Mussolini en personne, qui dura pendant huit jours et s'effondra pitoyablement devant les positions grecques.

Le soir du 13 mars, Virginio Gayda, le fameux porte-parole du Duce à la radio, avait annoncé: Les Grecs épuisent leurs meilleures forces. Mais l'effort ne sera pas long et l'agonie de la mort ne durera pas indéfiniment. La paralysie frappera la Grèce au point culminant de son effort. Trois jours après la radio de Londres constatait: Mussolini a dû repartir pour l'Italie laissant derrière lui des myriades de morts et de blessés. Il avait jeté dans cette lutte 120 mille hommes, 50 batteries d'artillerie et toute son aviation.

LES ITALIENS APRÈS LES VICTOIRES GRECQUES

L'enthousiasme et la satisfaction de Rome pour le front gréco-italien où «tout allait bien» ne devaient durer que fort peu de jours. Le journal du comte Ciano, ministre des Affaires étrangères d'Italie, nous donne une image exceptionnellement intéressante de l'atmosphère qui commençait à se dessiner dans les milieux officiels — car le peuple, naturellement, ne savait rien — quelques jours après le début de l'offensive.

Le 29 octobre, le comte Ciano est encore enthousiasmé, pas tant de la marche des opérations de l'armée italienne contre la Grèce, que du peu de disposition que manifestait le reste du monde à aider la Grèce, ce qu'il considérait comme un succès diplomatique personnel. Il écrit: «Le temps est mauvais, mais l'avance continue. Personne ne bouge pour aider les Grecs. Maintenant ce n'est plus qu'une question de vitesse. Il faut agir promptement. Je pars ce soir pour Tirana». Et le 1er. novembre, le Metternich italien, qui était aussi un aviateur qu'on ne cessait de vanter au grand public italien, parle de son fameux triomphe: «Enfin, nous avons vu le soleil. J'en ai profité pour bombarder Thessalonique d'une manière sensationnelle. A mon retour, des avions grecs m'ont attaqué. Tout a bien marché, mais je dois avouer que je me suis senti mal à l'aise».

Quelques jours plus tard, les premières inquiétudes commencent à se manifester. Le 6 novembre, Ciano note: «Le Duce n'est pas content de l'évolution des opérations en Grèce. L'ennemi a attaqué dans la région de Corytza où il marque quelque progrès. Il est de fait qu'au huitième jour des opérations c'est à lui qu'est passée l'initiative. Je ne crois pas que nous ayons été battus, mais beaucoup en ont l'impression». Le lendemain, l'inquiétude grandit: «Dans le secteur de Corytza, l'effondrement a commencé quand un bataillon d'Albanais a pris la fuite. Il ne s'agit pas de trahison mais de frousse. Soddù (le nouveau généralissime qui avait déjà remplacé en Albanie Vicenti Prasca, le premier généralissime, limogé avec beaucoup de compliments) dit qu'avec quelques régiments d'alpins, nous éloignerons tout danger».

Et depuis lors, le crescendo des inquiétudes et des déceptions italiennes se poursuit et s'accroît. Le 13 novembre, Ciano se contente de noter: «Le Duce commence à perdre confiance en Badoglio». Le 15 novembre, il écrit: «Les Grecs semblent reprendre l'offensive sur tout le front. Nous manquons de canons tandis que l'artillerie grecque est moderne et d'une bonne efficacité». Je laisse pour un peu plus tard les passages du journal de Ciano datés des 18 et 20 novembre, car ils concernent la réaction des Allemands devant les défaites italiennes. Je mentionne simplement que, le 18 novembre, Ciano note: «Les défaites succèdent aux défaites sur le front albanais. Je crois que nous devons nous replier sur de nouvelles positions «sur la base d'un plan préparé d'avance».

Le 26 novembre, Ciano rapporte que le maréchal Badoglio a présenté sa démission après une longue discussion avec le Duce. Le 28 novembre, il écrit: «Mauvaises nouvelles d'Albanie. La pression ennemie s'accroît et notre défense s'est affaiblie. Si les Grecs disposent de forces suffisantes, ils nous créeront de grandes inquiétudes». Le 30 novembre, il parle du Conseil des Ministres qui se réunit ce jour-là et durant lequel le Duce soutint que non seulement le maréchal Badoglio était d'accord pour l'offensive contre la Grèce mais qu'il avait même surenchéri avec enthousiasme. Il avait soutenu ensuite que l'affaire avait été conduite avec succès du côté politique, mais que le commandement militaire s'était montré incapable. Les Italiens commençaient à s'accuser mutuellement et à rejeter les responsabilités les uns sur les autres.

Mais la panique et la désillusion éclatent littéralement le 4 décembre 1940. Ce jour-là, le comte Ciano

écrit dans son journal des choses stupéfiantes qui montrent que la situation était si désespérée pour l'armée italienne qu'à Rome on pensait sérieusement à demander un armistice à la Grèce. Mais traduisons ce passage: «Le général Sorice (qui avait pris la place de sous-secrétaire d'Etat à la guerre en remplacement du général Soddù envoyé en Albanie) m'a téléphoné ce matin que les Grecs ont pris Pogradets et ont défoncé nos lignes. Il a ajouté que Soddù pense qu'aucune action militaire n'est possible et que c'est seulement politiquement qu'on peut faire face à la situation. Mussolini m'a mandé au Palazzo Venezia. Je l'ai trouvé très découragé. Il a dit: «Il n'y a pas d'autre issue. C'est absurde et grotesque. Nous sommes obligés de demander la cessation des hostilités». Impossible! Les Grecs poseront comme première condition que le Fuehrer donne sa garantie personnelle que l'agression contre eux ne se renouvellera pas. J'aime mieux me suicider que de téléphoner à Ribbentrop. Il faut que nous résistions et que nous gardions l'Albanie. Le Duce est d'accord avec moi et décide qu'on fasse une nouvelle tentative».

Le 25 décembre, Ciano écrit: «Noël! Triste Noël! Le Duce ne croit plus ce que lui dit Caballero. «Ces généraux, dit-il, ressemblent à ces épiciers qui peignent des coqs sur leurs murs et écrivent qu'ils feront crédit quand les coqs se mettront à chanter. Il faut admettre que les Italiens de 1914 valaient mieux. Ce n'est pas bon signe pour le régime fasciste». En général le Duce est mélancolique et inquiet pour l'Albanie. Il a l'air plus fatigué. Cela me fait de la peine. Son énergie est la seule source de soulagement». Enfin le 16 janvier 1941, Ciano écrit: «La conduite politique de l'affaire grecque a été un chef-d'oeuvre. Nous avons réussi à isoler la Grèce et à la contraindre à combattre seule. Mais l'armée italienne a échoué dans sa tâche».

Voyons maintenant quelle était la situation à Rome pendant les premières semaines de la guerre gréco-italienne, du point de vue de l'armée que Mussolini accuse, et en particulier du Quartier-Général du maréchal Badoglio. Nous la trouvons exposée d'une manière particulièrement intéressante dans le Journal de guerre du général Armellini sous-chef de l'Etat-major du maréchal. Ce qui est d'abord à retenir, c'est sa révélation concernant une opération de débarquement italien contre Corfou qui devait d'abord se produire en même temps que l'attaque contre l'Epire, le 28 octobre et qui, ajournée pour quelques jours à cause du mauvais temps — toujours ce mauvais temps! — fut finalement abandonnée.

Déjà le 27 octobre, Armellini écrit dans son Journal: «Les préparatifs navals pour l'offensive sont déjà, ce matin, en retard de 48 heures. Demain, si le mauvais temps continue, ils auront un retard de trois jours. Dans les meilleures conditions, la prise de Corfou aura lieu avec un retard important par rapport aux opérations sur terre qui commenceront irrécovablement demain matin».

Le 30 octobre, il note: «En Albanie, nous avançons lentement: destructions des routes et mauvais temps. Ici, le beau temps est revenu et le baromètre monte: cette nuit, il faudra que le corps expéditionnaire parte pour Corfou. A 19 heures, je téléphone à Somilli (vice-amiral Somilli, sous-chef de l'Etat-major de la marine) pour savoir ce qui se passe. On m'assure que tout est prêt pour l'expédition. Le convoi Turr (de l'amiral Turr, chef de la 1re division de la flotte italienne) se concentrera demain à Vallona et partira de là pour effectuer le débarquement à Corfou à l'aube du 2 novembre. Toute la flotte prendra la mer et se dispersera à la hauteur du parallèle de Céphallénie pour empêcher une intervention éventuelle de la flotte anglaise et au be-

soin accepter le combat avec elle pour protéger le débarquement».

Mais tout cela est entièrement renversé le lendemain. En effet, le 1er novembre, Armellini écrit: «Ce matin à 9h. 30, conférence des sous-chefs de l'Etat-major pour discuter les nouvelles décisions du Duce et dire leur avis à ce sujet: plus de débarquement à Corfou! La division Bari qui avait été embarquée pour cette opération est dirigée sur Vallona. Tout est sacrifié pour le front d'Albanie. Plus rien désormais pour d'autres fronts».

Les résultats de la résistance grecque avaient déjà commencé à se faire sentir quatre jours seulement après le début de l'offensive italienne. Aussi le 2 novembre, le sous-ordre de Badoglio consigne dans son journal: «La guerre en Grèce avance lentement et au milieu de grandes difficultés: réaction contre notre aviation, activité aérienne ennemie, résistance sur terre contre nos troupes qui avancent en Epire, tandis qu'elles auraient dû être accueillies à bras ouverts. Et même, signes avant-coureurs d'une contre-offensive ennemie dans la région de Corytza, où notre première ligne de défense a déjà été atteinte. Vont-ils commencer à comprendre qu'il s'agit d'une grande faute?»

Un livre récemment édité à Rome — en juin 1946 — vient nous donner l'image de la panique, du découragement et du trouble que provoquèrent dans la capitale italienne au commencement de décembre, les nouvelles d'Albanie, tout particulièrement après le rapport du généralissime Soddù disant que la situation de l'armée est désespérée. Cet ouvrage est dû au général Francesco Pricolo, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation pendant la guerre. Il est intitulé «Inertie et Héroïsme», et a comme sous-titre: «L'Aventure Italo-grecque. Octobre 1940-Avril 1941».

Je dois faire remarquer que, comme le reconnaît l'auteur lui-même à plusieurs reprises, Mussolini entourait celui-ci d'une confiance toute particulière, lui communiquait ses sentiments les plus secrets et l'envoya en Albanie à plusieurs reprises, en novembre et plus tard encore, pour constater ce qui s'y passait et lui présenter ensuite des rapports confidentiels, afin qu'il puisse s'expliquer cet effondrement pour lui inexplicable de l'invincible armée italienne.

Un mois s'écoula au cours duquel le général Pricolo, exécutant un ordre de Mussolini, se rendit deux fois en Albanie, y resta assez longtemps, et il put suivre de près les défaites italiennes du Pinde et de Corytza constater la pleine décomposition de l'armée italienne et donner à son chef des informations alarmantes. Rentré à Rome le 26 novembre, il fut immédiatement reçu par Mussolini qu'il trouva cloué devant une grande carte en relief de l'Albanie.

«Voyez, lui dit Mussolini, je passe au moins la moitié de ma journée devant cette carte. Maintenant je connais même les sentiers de l'Albanie». Et l'auteur poursuit: «Mais les nouvelles du front étaient toujours de plus en plus inquiétantes. La division Bari, après la retraite du corps d'armée Nasi qui avait évacué Corytza, s'est trouvée dans une position extrêmement critique. Ayant subi une violente attaque de front et de flanc, elle a été littéralement écrasée». Et plus loin: «Pendant les premiers jours de décembre, quand je me rendis au palais présidentiel pour mon rapport habituel du matin, je vis de nombreux ministres dans l'antichambre du Duce. Visiblement hors d'eux ils discutaient à haute voix et avec beaucoup d'animation. Mais le ministre des affaires étrangères criait le plus fort. Qu'était-il arrivé? Un événement très important. Pendant la nuit, le président du conseil avait reçu un très long télégramme du général Soddù (le nouveau généralissime en Albanie) qui, après avoir exposé la tragique situation militaire sur le front des deux armées italiennes et déclaré catégoriquement son absolue incapacité à y trouver un remède de caractère militaire, pria le chef du gouvernement de «trouver une solution politique du conflit italo-grec». C'est-à-dire qu'il s'agissait d'une invitation très claire à demander un armistice. Naturellement nous nous sommes tous trou-

vés d'accord qu'il fallait exclure absolument une solution si humiliante qui couvrirait la nation de honte pour des siècles. Mais d'autre part, la demande du généralissime était devant nous pour attirer notre attention sur les catastrophes imminentes. Un peu plus tard je fus introduit dans le cabinet du Duce pour mon rapport. Mussolini était plus énervé et plus surexcité que jamais.

— Avez-vous vu le télégramme de Soddù?

— Oui, Duce.

— Et sa proposition de demander ni plus ni moins un armistice.

— Plutôt que de demander un armistice à la Grèce, il est préférable que nous parlions tous en Albanie et là-bas, nous faire tous tuer sur place.

— Vous avez absolument raison. Nous ne demanderons pas d'armistice.

«Finalement l'armistice ne fut pas demandé. Mais l'appel désespéré de Soddù nous jeta tous dans un profond désarroi moral. C'était la première et officielle reconnaissance de la plus terrible crise militaire de notre histoire, et de notre incapacité à y faire face. La catastrophe nous avait tous surpris. Elle était si inattendue, si absurde, et en même temps si tragique que nous étions absourdis. Et le Duce conclut:

— Vous me voyez relativement calme. Et cependant, je sens que mon cœur se fend en moi, comme si on m'avait poignardé». (pp. 64-68).

La conclusion de tout cela qu'avouent maintenant les chefs des adversaires de la petite Grèce, est claire. L'impression que nous avons en Grèce sur la base de nos propres informations de l'avance continue de nos troupes, de la capture de milliers de prisonniers, du perpétuel changement de généralissimes italiens, de l'indescriptible enthousiasme de nos alliés et amis n'était nullement exagérée. Elle était même au-dessous de la réalité. La Grèce, isolée, comme disait Mussolini, obligée de lutter seule, avait brisé à tel point son formidable adversaire que ses chefs qualifiaient cette défaite de «la plus grande crise militaire de l'histoire italienne», capable de couvrir l'Italie de honte pour des siècles, et qu'ils songeaient à subir l'humiliation de demander un armistice à leur petit adversaire.

La grande offensive de l'Axe, si largement et si méthodiquement préparée par Hitler pour briser et neutraliser l'obstacle que constituait la petite Grèce à la réalisation des plans de conquête de l'Allemagne, ne laissait toutefois pas Hitler se désintéresser de la situation réelle qui, entretemps avait été créée au sud-ouest de la péninsule balkanique, par les victoires de la Grèce. Hitler devait prendre en considération que son allié était contammment battu par la petite armée grecque et risquait d'être anéanti au point de ne plus pouvoir se rétablir.

J'ai déjà raconté dans un précédent chapitre comment le 4 décembre 1940, les rapports du généralissime Soddù, envoyés d'Albanie, étaient si désespérés que Mussolini avait sérieusement pensé à demander un armistice à la Grèce. Voici comment le général Armellini, le chef de l'Etat-Major de Badoglio, décrit cette situation avec plus de sang-froid et de clarté dans son journal, précisément à cette date: «La situation en Albanie est terrible et empire continuellement. Nous résistons comme nous pouvons avec toutes les troupes qui, depuis quarante jours se battent avec des moyens réduits et nous en perdons une partie dans les combats et dans la retraite. Nous continuons à envoyer en Albanie bataillons sur bataillons sans moyens appropriés. Dans ces conditions ils sont jetés dans la fournaise pour y être eux aussi vite détruits. Les Grecs avancent, toujours avec de nouvelles unités, organiquement constituées et combattives. D'un moment à l'autre peut survenir le total effondrement qui nous ramènera à la mer, sans que nous ayons les moyens de réliser un nouveau Dunkerque. L'hypothèse que nous pourrions perdre la guerre doit être examinée, à mesure que le temps passe,

avec plus de sérieux. C'est cette maudite Grèce, contre laquelle quatre fous criminels (il entend Ciano, Jacomoni, Soddù et Visconte Prasca) ont voulu à tout prix entreprendre une agression, qui amène la précipitation des événements. Le fascisme a creusé sa propre tombe. Le malheur est qu'il entraîne la Nation avec lui dans l'abîme. Seul un miracle peut désormais nous sauver d'une situation si tragique. Mais nous ne devons compter que sur nous-mêmes, bien que nous n'ayons plus tellement d'importance. Nos alliés actuels ne nous aideront pas. Déjà auparavant, ils avaient peu confiance en nous. Irrités comme ils sont maintenant contre nous, ils nous jetteraient à la mer avec beaucoup de plaisir. L'avenir se présente bien sombre.

Ces cris de désespoir ont comme conséquence immédiate un complet bouleversement intérieur en Italie. Pendant le Conseil des ministres du 5 décembre Mussolini expose longuement que le responsable de l'idée de l'agression contre la Grèce est De Vecchi son vieil ami et collaborateur depuis les premiers jours du mouvement fasciste, à cette heure gouverneur du Dodécannèse, et que pour l'échec militaire de l'agression le responsable est le maréchal Badoglio. Il appuie cette déclaration par la lecture de toute une série de télégrammes et de rapports. «Ainsi, écrit le général Armellini dans son Journal, on sauve Ciano et ses dignes acolytes». Le même jour le maréchal Badoglio est officiellement relevé de ses fonctions de chef de l'Etat-major Général après la guerre que, dans les coulisses certains dirigeants fascistes lui faisaient systématiquement. Cette querelle est un des symptômes les plus caractéristiques de la décomposition que les victoires grecques avaient amenée dans le camp ennemi et de l'impuissance dans laquelle se trouvait l'Italie de porter un remède quelconque à la tragique situation qui s'était créée pour elle en Epire. Cette situation, les Allemands la connaissaient très bien, eux qui n'avaient pas seulement, avec leur ambassadeur et l'attaché militaire von Riedelen, des informateurs très au courant, mais disposaient encore du code cryptographique des Italiens, de sorte qu'ils pouvaient lire tous leurs télégrammes confidentiels.

Aussi les assurances que Mussolini et Ciano ne cessaient de donner à Hitler et à Ribbentrop sur le peu de temps qui serait nécessaire pour neutraliser cet obstacle inattendu que constituait la Grèce, n'inspiraient aucune confiance au Quartier Général allemand. Ainsi le 22 novembre 1940, Mussolini écrit à Hitler: «Tout cela appartient au passé et ne doit pas nous inspirer des inquiétudes pour l'avenir. En ce moment l'Italie prépare trente divisions avec lesquelles elle submergera littéralement la Grèce». Et Hitler de répondre le 5 décembre: «Je prends note avec joie de l'assurance que la situation en Albanie se consolide et crée ainsi les conditions nécessaires à une contre-offensive». Mais il est informé entretemps, qu'exactement ces jour-là, la situation en Albanie non seulement ne s'est pas consolidée mais a empiré au point que les Italiens pensent à demander un armistice à la petite Grèce. Aussi, dans sa lettre du 31 décembre à Mussolini, Hitler change tout à fait de ton et manifeste sa méfiance pour son allié par le refus méprisant de lui communiquer les plans de la grande offensive qu'il préparait contre la Grèce. Il écrit simplement: «Il faut seulement, Duce, que vous consolidez votre front en Albanie afin de retenir le gros des forces grecques». C'est tout ce que demande Hitler à ce tout-puissant Empire des deux continents et des cinq mers. Non pas d'écraser la Grèce et de réduire cet obstacle, pas même d'avancer quelque peu et de reprendre le terrain perdu, mais simplement de consolider où il pourrait, fût-ce sur le Skoumbi, son front en Albanie, et d'y retenir les forces grecques pour qu'il puisse lui-même les frapper dans le dos.

Sur ce point, Mussolini était inflexible. Il persistait dans la prétention qu'il avait formulée le 22 novem-

bre 1940 dans sa lettre à Hitler, que la campagne allemande ne devrait commencer que lorsque la Grèce aurait reçu de l'Italie le premier coup. Ses arguments étaient assez logiques: c'était pour l'Italie une question d'honneur, pour lui même une question de prestige, pour le régime fasciste une question d'existence de ne pas montrer au monde que l'Empire italien n'avait pu vaincre la petite Grèce, sinon au moment où le Reich allemand allait s'attaquer à elle. Il repousse aussi formellement la proposition d'envoi d'un corps d'armée en Albanie, il réussit à ajourner sine-die l'envoi même d'une division et il exige qu'on permit à l'Italie de tenter un effort suprême et décisif pour écraser la Grèce. La seule chose qu'il accepte volontiers c'est l'aide allemande pour le transport du plus grand nombre possible de troupes italiennes en Albanie par la voie des airs. L'Allemagne avait offert cette aide depuis le 5 décembre en promettant la cession de 50 avions type Junkers. Au moment de la rencontre de Salzburg ils commencèrent à effectuer ces transports, et Hitler promit d'en doubler le nombre. Mussolini accepta également l'envoi de deux officiers supérieurs allemands au Quartier Général italien en Albanie, à titre d'observateurs. Et bien qu'il n'eut plus guère confiance en eux, Hitler ne pouvait avoir d'objections fondamentales contre cette dernière tentative des Italiens.

Mussolini rentre à Rome le 21 janvier 1941, ayant fait admettre sa principale exigence, mais cependant «mal tourné» comme dit Ciano. Il lui reste au plus 40 à 45 jours pour préparer sa grande offensive qui, comme il l'avait promis à Hitler «submergerait la Grèce». Et depuis ce jour, il se consacre de toutes ses forces à la préparation de cette offensive. Dans les livres italiens d'après-guerre et dans les rapports confidentiels, nous trouvons une description de cet effort de Mussolini pendant les derniers jours de janvier et durant le mois de février.

C'est avec le général Favagrossa, sous-secrétaire d'Etat aux préparatifs de guerre, qu'il s'entend d'abord pour intensifier au maximum la production d'armes et de munitions en Italie, de sorte qu'avec l'abondant matériel offert par l'Allemagne, on puisse armer au plus tôt les nouvelles divisions italiennes qui sont envoyées d'urgence en Albanie, par paquebots, voiliers avions, par tous les moyens qui se trouvent. Avec le général Caballero qui va et vient d'Italie en Albanie, avec le général Guzzoni, sous-secrétaire d'Etat à la guerre et sous-chef de l'Etat-major, avec ses conseillers militaires, il ne cesse de travailler pour accélérer le rythme du renforcement du front italien et préparer la grande offensive.

Dix nouvelles divisions sont envoyées sur le front d'Albanie pour renforcer les quinze qui s'y trouvent déjà. Ce sont les divisions: Cueno, Legnano, Loups de Toscane, Pinèrolo, Chasseurs alpins, Sforcesca, Cagliari, Puglia, Torinesa, Forli. En même temps partent treize bataillons de Chemises Noires et trois légions indépendantes de Chemises Noires, corps d'élite de Mussolini, en qui il plaçait toute sa confiance. On fait un effort tout particulier pour renforcer l'artillerie. Des centaines de nouveaux canons sont envoyés en Albanie pour tenir tête à l'admirable artillerie grecque qui avait tant stupéfié et épouvanté les Italiens et pour compléter les «pas moins de quatre cents bouches à feu» qui, comme l'assura fièrement Mussolini dans son discours du 1er juin 1941, ont été dressées en Albanie. Ainsi fut réalisé ce «vraiment majestueux ensemble de forces» dont il se vanta avec tant de jactance dans ce même discours.

Mais tout cela ne suffisait pas. Le chef de l'Empire italien avait commencé à ne plus avoir aucune confiance dans ses soldats. Il avait vu souvent, pendant les opérations contre la Grèce, des divisions effectivement d'élite se dissoudre et se disperser! Un exemple que je tire du Journal de guerre d'Armellini suffit pour dépeindre la situation sur le front grec qui inspirait tant d'appréhensions aux Italiens. Le 18 janvier, il écrit: «En Albanie, une nouvelle offensive grecque s'est dessinée, ayant pour objectif Tépélen et, comme d'ordinaire, nous sommes contraints de reculer. La Radio

grecque parle de mille prisonniers, parmi lesquels le colonel Menoggetti du 77^e d'infanterie. Les «Loups de Toscane» eux mêmes, division fameuse engagée pour la première fois dans la bataille a abandonné le terrain qui lui avait été confié et a laissé ses ailes sur le champ de bataille. C'est quelque chose de vraiment incroyable. Nous traversons une crise morale qui nous enlève toute possibilité de réaction et de résistance».

Pour remédier à cette crise, Mussolini croit qu'il peut rendre à l'armée italienne la capacité de réagir et de résister en l'encadrant avec les fascistes les plus fanatiques, avec ses collaborateurs immédiats. Effectivement dès son retour de sa rencontre avec Hitler, le ministère de la guerre communique un ordre du Duce disant, à la lettre, que même «les ministres qui le désirent peuvent être convoqués dans le service actif et être envoyés en Albanie où ils prendront la direction d'une unité militaire en rapport avec le grade qu'ils ont. Mais auparavant ils resteront attachés au commandement immédiatement supérieur pour être orientés». A partir du lendemain, les plus jeunes des ministres de Mussolini, piqués d'honneur ou craignant la colère de leur maître, soumettent des demandes pour aller sur le front grec. Et jusqu'à la fin de janvier, on voit partir pour l'Albanie les ministres Bottai, Pavolini, Ricci, Riccardi, Gorla, les plus éminents et les plus bruyants des chefs fascistes, Farinacci et Gianetti. Enfin il est communiqué que le ministre des Affaires étrangères lui-même, Galeazzo Ciano part en Albanie pour prendre la direction de son escadrille de bombardiers.

Ainsi, vers le milieu de février le Duce avait terminé ses préparatifs et il avait rangé en face de son petit adversaire épuisé par quatre mois de lutttes continues, victorieuses certes, mais dures, une force de presque trente divisions, les meilleures de l'Italie, soigneusement encadrées par les plus fanatiques éléments fascistes. Sa grande offensive pouvait commencer.

Nous voici arrivés à la veille de la grande bataille de mars, le plus haut titre de gloire de l'histoire grecque moderne, de la bataille par laquelle la petite Grèce a rendu encore un service — et peut-être le plus précieux — à la lutte commune des Alliés. Car si cette grande offensive italienne avait réussi — comme en bonne logique aurait dû réussir une offensive menée avec des forces presque triples des nôtres, avec une aviation dix fois supérieure, une artillerie triple de la notre, sous le commandement personnel de Mussolini peut-être le «tournant décisif de la guerre» ne se serait pas produit. Le critique militaire anglais qui signait «Strategicus» écrit dans son ouvrage «De Tobrouk à Smolensk»: «A l'époque de leur offensive, les Italiens n'avaient pas les difficultés matérielles et techniques du Quartier Général hellénique. Ils étaient parfaitement armés et disposaient d'un matériel abondant. Le plan de l'offensive n'était pas défectueux. Les Italiens ont fait un sérieux effort pour enfoncer le centre des forces grecques. C'était un coup mortel qu'ils projetaient de porter et il est inutile d'en décrire les conséquences. Si l'offensive avait réussi, les deux ailes auraient été bousculées et les vaillants Grecs auraient été rejetés en désordre en deçà des frontières albanaises. Les trois quarts de la campagne des Balkans eussent été achevés. Car ce qui a de l'importance ce n'est pas la défaite des armées. La conquête des territoires vient ensuite comme une conséquence fatale».

Sur la base des données qui nous sont déjà connues, nous pouvons établir encore plus clairement que le succès de la grande offensive italienne de mars contre l'armée grecque, aurait eu de conséquences infiniment plus étendues. Dès le milieu de mars 1941, l'armée italienne aurait «submergé la Grèce» comme Mussolini l'avait maintes fois promis à Hitler. Le seul centre de résistance contre l'Axe dans les Balkans aurait été neutralisé. L'avance des forces de l'armée de List et du groupe d'unités motorisées Kleist, concentrées par Hitler en Bulgarie à cette même époque, n'eût été alors qu'une simple promenade militaire qui aurait très bien pu s'effectuer en dix jours. L'armée yougoslave n'aurait pu réaliser sa révolution nationale du 27 mars 1941

sans la présence en Grèce du centre de la résistance alliée. Les Allemands auraient pu laisser les Italiens comme puissance d'occupation en Grèce, se contentant de les encadrer par quelques petites unités, ce qu'ils ont fait environ deux mois plus tard. Et vers le milieu d'Avril, les forces allemandes, affectées aux opérations dans les Balkans, auraient pu se déplacer et être de retour au plus tard le 1^{er} mai, comme l'avait exigé Hitler à plusieurs reprises. L'offensive contre la Russie aurait très bien pu commencer vers le milieu de mai. Il y aurait eu alors tout le temps de s'emparer de Moscou et de marquer l'avance décisive vers le Caucase avant les terribles tempêtes de neige et avant la semaine de Noël 1941, qui fut fatale à l'armée allemande.

Mais l'offensive italienne échoua. Et il faut sincèrement reconnaître que ce ne fut pas la faute de Mussolini. Rarement un homme a travaillé autant que le dictateur italien l'a fait pendant deux mois pour le succès de l'entreprise militaire à laquelle il avait lié l'honneur de l'Italie, son prestige personnel et l'existence même du régime fasciste. Après avoir achevé de Rome tous les mouvements préparatoires, il partit le mars 1941 de Bari et arriva à 10h. 05 à l'aérodrome de Tirana où l'attendaient le général de division Caballero, Jacomoni Lieutenant du Roi, et le général Ranza. Le livre du ministère italien de la propagande mentionné précédemment nous donne une idée de l'activité stupéfiante que le Duce a déployée pendant dix-huit jours en Albanie. Du 2 au 9 mars, date de l'offensive, il travaille de jour et de nuit, pendant de longues heures avec le généralissime Caballero, les généraux Pircio Biroli et Gelloso, chefs des 9^{me} et 11^{me} armées, avec Messe, Rossi, Gambarà, Arisio chefs de corps d'armée, avec les chefs des divisions Pinerolo, Cagliari, Publie, Bari et Centauro, avec les commandants de l'artillerie et du génie des corps d'armée et avec les officiers d'Etat-Major. Il inspecte l'une après l'autre toutes les divisions qui doivent participer à l'offensive, s'entretient avec les hommes, mange à la gamelle, leur explique avec persévérance et enthousiasme la signification de l'offensive et les espoirs que l'Italie fonde sur eux. On le voit dans les hôpitaux militaires, aux postes d'observation de l'armée et de l'aviation, aux postes de commandement, dans les aérodromes, aux centres de désinfection, aux chantiers de réparation des routes et des ponts. Il mange avec les officiers dans leurs mess et s'efforce de les piquer d'honneur. Il parle aux ouvriers fascistes qui construisent les nouvelles voies d'accès au front. Il va même visiter dans la zone du Dévol et la région de Bérat des bataillons et sections de volontaires Albanais, de ces mêmes Albanais desquelles Ciano disait au début qu'ils avaient provoqué les premières défaites italiennes. Il est enthousiasmé de leur allure, de leur ardeur guerrière et des conversations qu'il a avec eux. En deux mots, il ne néglige rien de ce qui pouvait contribuer au succès de la grande offensive, de sa grande offensive, de laquelle il fait tout dépendre.

Et le 9 mars, à 4 heures du matin, Mussolini part pour le Poste de Commandement 34 où il passe le reste de la nuit pour s'installer au poste d'observation avancé de Rechova, non pas seulement pour suivre, mais pour diriger lui-même l'offensive. A 6h. 30 commence une violente préparation d'artillerie et un peu plus tard commence l'attaque contre les fronts des 9^{me} et 11^{me} divisions grecques dans les secteurs: cote 1308 (Trébessina), Kifafa, Boubessi, Mali Soandarit. Douze divisions italiennes, c'est-à-dire tout ce dont on pouvait disposer sans affaiblir dangereusement les autres secteurs, prennent part à cette offensive; sept d'entre elles (Caguari, Puglie, Pinerolo, Bari, Sienna, Chasseurs des Alpes, Centaures) sont concentrées au secteur central de l'attaque. Cent cinquante-six canons tirent sans relâche sur les positions grecques dans un secteur d'à peine 4.500 m. de front. Et même, le premier jour, pendant lequel ils voulaient déjà obtenir la rupture du front grec, les Italiens disposaient d'un canon tous les dix sept mè-

tres. Trois cents avions de divers types attaquaient sans arrêt les positions grecques, revenant à intervalles fréquents après avoir renouvelé dans les aérodromes proches leurs provisions de bombes et de munitions.

Le critique militaire «Strategicus» fait à ce sujet une très juste remarque dans son livre déjà cité: «On ne peut pas dire que les Italiens ne disposaient pas de forces suffisantes pour leur tentative. Sept divisions sur un front de vingt milles (N. de l'auteur: en réalité la longueur du front était beaucoup plus petite) auraient fait au généralissime anglais Webell en Egypte l'impression d'un rêve. En Afrique, une de ses divisions devait couvrir un front de 400 milles et une autre un front de 600 milles».

Sept fois pendant cette première journée, les forces italiennes sont lancées par vagues successives contre les positions grecques ayant comme objectif de s'emparer à tout prix de la cote 731 et du Mali Spandarit. Leurs officiers et les instructeurs fascistes emploient tous les procédés pour les lancer sans cesse dans de nouvelles attaques, indifférents aux cadavres qui commencent à s'entasser dans les ravins et au pied des hauteurs. Un ordre du jour d'un commandant italien, tombé aux mains des Grecs dit: «C'est une question d'honneur que le Spandarit tombe entre nos mains. Il n'est pas admissible que l'armée italienne ne parvienne pas à repousser l'armée grecque si inférieure». Mais sept fois, les admirables soldats grecs repoussent les assaillants, sans leur permettre de réaliser aucun gain important. Et Mussolini qui, suivant le récit italien «a passé toute la journée au poste d'observation, mangeant l'ordinaire du soldat — pain et viande de conserve — s'intéressant seulement aux rapports qui arrivaient des unités assaillantes», revient le soir à 20 h. au P.C. 34 pas du tout enchanté des résultats de cette première journée dont il espérait tant.

Le lendemain, 10 mars, le Duce «revient à l'aube au poste d'observation sous une pluie diluvienne. L'action se poursuit et par téléphone, Mussolini reçoit des informations de commandants d'unités qu'il encourage». Pendant cette journée, les Italiens tentent, puisqu'ils n'ont pas pu s'emparer de la cote 75 par une attaque de front, de la déborder et de la prendre par surprise. Mais leur intention est percée à temps par les vigilants Grecs. Une contre-attaque heureusement menée la fait échouer. Et, ce jour-là aussi, le Duce rentre désappointé au poste de commandement où il convoque Caballero. Le récit italien assure que le généralissime a procédé à une récapitulation générale des nouvelles de l'offensive. Mais il n'est pas difficile de comprendre que le Duce a dû par contre lui faire des plaintes amères sur le peu de succès de l'offensive. Cependant Caballero le tranquillisa en l'assurant qu'avant qu'il arrive le lendemain à son poste d'observation, le résultat poursuivi sera atteint. Puisque les attaques de jour ne réussissaient pas à déloger les Grecs, on en lancerait une, avant l'aube, avec des troupes fraîches et après une très violente préparation d'artillerie.

Mais Mussolini qui, à ce jour là, 11 mars arrive au poste de Réchova, peut-être pour donner à l'attaque de nuit, le temps de se développer, n'eut pas la joie de voir la cote 731 aux mains des Italiens. Vigilants et intrépides, les défenseurs grecs du point 731, avaient accueilli les assaillants par un feu meurtrier les avaient décimés et finalement avaient repoussé l'attaque. Cependant l'effort italien ne se relâcha pas. Durant dix heures, presque sans interruption, de nouvelles vagues d'assaut se succédèrent, toutes repoussées par les Grecs. Les pertes des Italiens ce jour-là furent plus élevées que jamais. Particulièrement décimés furent ceux qui tentèrent de déborder la hauteur désormais célèbre par le ravin de Proi Math que les prisonniers italiens nommaient le ravin de la mort. Et de tout cela, le résultat fut encore: zéro. Trois nouvelles divisions lancées successivement contre l'objectif se brisèrent littéralement contre l'in-

domptable volonté de résistance de ses peu nombreux défenseurs. Et elles payèrent cette tentative par des milliers de morts et de blessés mais surtout par la perte du moral de leurs hommes.

Aussi le lendemain 12 mars, tandis que les attaques se succédaient de jour et de nuit mais plus avec l'ardeur des premiers jours, Mussolini au lieu de retourner à son poste d'observation, préfère passer sa journée à travailler avec Caballero et les généraux commandants des deux armées, Pircio Biroli et Geloso, à arrêter de nouvelles mesures, à utiliser de nouvelles divisions de réserve, à inspirer une fougue nouvelle aux hommes afin que, le cinquième jour on puisse reprendre l'attaque qui cette fois doit absolument réussir. Le 13 et le 14 mars, il est de nouveau à son observatoire dès l'aube, espérant que cette fois un succès sera remporté. Et effectivement, pendant ces deux jours, les attaques qui n'ont pour ainsi dire pas cessé du 13 à midi jusqu'au 14 à 7 heures du soir, sont plus violentes que les précédentes. Deux traits les distinguent principalement: 1) La participation incroyablement intense de l'aviation italienne aux opérations. Mussolini s'en était spécialement occupé. Le 12 à midi, il s'était rendu avec Pricolo, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation, à l'aérodrome d'Elbassan. Aussi avions bombardiers lourds, 25 bombardiers légers, 125 avions de chasse attaquèrent presque sans arrêt, le 14 mars les positions grecques. 2) L'indifférence du commandement italien pour les terribles pertes des assaillants qui devaient attaquer de front et à découvert et furent littéralement fauchés par l'artillerie et les mitrailleuses. Ces deux jours là Mussolini reste jusqu'à 8 heures du soir à son poste d'observation. On imagine aisément sa déception et sa rage quand il rentre le soir au P.C. sans avoir pu constater le moindre progrès.

Le lendemain Mussolini ne peut pas suivre le dernier effort. Celui-ci se produit près une préparation d'artillerie de plusieurs heures — toujours pour s'emparer de la cote 731 — Et même cette fois les Italiens utilisent «l'arme barbare des Grecs» la baïonnette. Mais un imprévu a éloigné le Duce: dans la nuit le vaisseau-hôpital «Po» à bord duquel se trouvait comme infirmière sa fille, la comtesse Ciano, a été coulé dans la baie de Valona. Il était allé donc voir sa fille qui avait été sauvée après être restée 20 minutes dans l'eau.

Quand il rentre, tard dans l'après-midi au P.C. et reçoit Caballero, Pircio Biroli et Nasci, il ne peut faire autre chose que constater que son grand effort a échoué; qu'il ne reste que d'infimes possibilités d'atteindre un résultat quelconque en recommençant l'attaque après l'indispensable regroupement des forces, l'attaque sur laquelle il insiste absolument.

Les 16, 17 et 18 mars se passent presque sans aucune action de l'infanterie italienne, tandis que Mussolini court d'un quartier-général à l'autre, discute avec les généraux, leur propose lui-même divers mouvements, s'efforce enfin d'obtenir de toute façon un résultat quelconque avant de rentrer, penaud, à Rome. Une dernière et sauvage attaque, le matin du 19 mars, contre la cote 731, lui donne l'espoir que cette fois, il va aboutir à quelque chose. Il va dans un «poste d'observation avancé et exposé au feu de l'artillerie ennemie» (dit le récit italien) pour suivre l'attaque qui, une fois de plus échoue.

Autour de la hauteur, la région présente le spectacle que Caballero décrit dans un rapport ultérieur à Mussolini: «Sur ce théâtre de la guerre ou pendant de longs mois, se sont déroulés tant de rudes combats, il existe Duce, une petite zone qui porte les traces de la lutte qui s'y est livrée. Cette zone comprend la cote 731. Vous, Duce, vous connaissez ces lieux et vous avez été témoin du sacrifice héroïque de nos soldats qui y ont combattu en mars dernier. Chaque pouce de terrain présente de nombreuses traces de projectiles de nos canons et de nos mortiers et de

ceux de l'ennemi. Des fusils brisés ou abandonnés, de petites mitrailleuses démontées, des grenades, des douilles jonchent la terre. Un grand char de combat git, tout disloqué, par une mine. Nombreux sont nos morts, qui ont été relevés dans notre dernière avance (N. de l'auteur: en avril 1941) et ont été pieusement inhumés sur place par nos troupes».

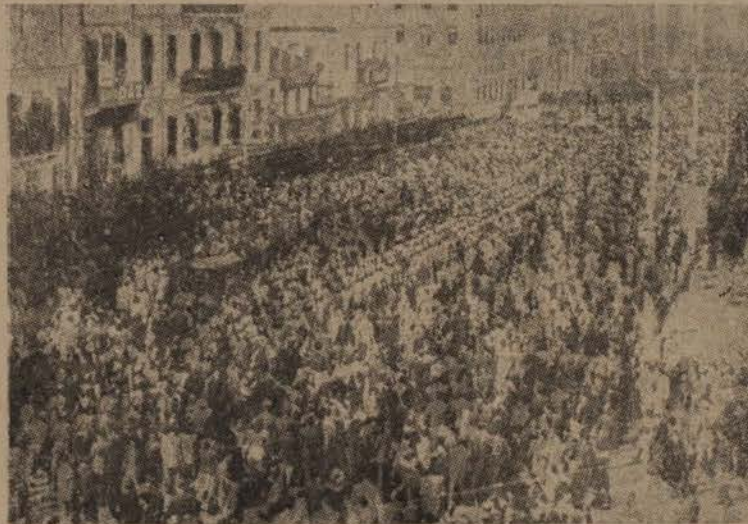
Cette tragique situation attestant les terribles pertes qu'à entraînées pour les Italiens leur grande offensive qui échoua, contregna le commandement italien d'envoyer le 22 mars à 9h. 30 devant les positions grecques de la cote 731, des parlementaires ayant à leur tête un aumônier militaire catholique, demander une trêve de quatre ou six heures pour enterrer leurs morts.

Le dictateur italien ne voulut pas assister à cette

suprême humiliation, lui qui était venu en Albanie dans l'espoir de «casser les reins aux Grecs», de submerger la Grèce avec ses troupes et d'entrer lui-même à Athènes à la tête de son armée. Le 21 mars à 8 heures il partait en avion de Tirana pour rentrer à Rome. La veille au soir, il avait fait appeler d'urgence au Quartier-Général, son fidèle Pricolo, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation. Celui-ci écrit dans son livre que Mussolini lui a tenu textuellement les propos suivants: «Je vous ai fait appeler ici parce que j'ai décidé de rentrer demain à Rome. J'ai envie de vomir dans cette atmosphère! Nous n'avons pas pu avancer même d'un pas! Ils m'ont tous trompé jusqu'à maintenant. Je méprise profondément tous ces généraux!» La Grèce avait donné la victoire.

ACHILLE KYROU

«Je suis profondément ému à la nouvelle que la libération de la Grèce a commencé. D'un point de vue, son asservissement n'avait jamais été accompli. Pendant près de quatre ans l'indomptable nation grecque a subi à un degré sans précédent les terribles conséquences de l'agression. Lorsque bien des hommes — même des hommes courageux, bien intentionnés — avaient perdu presque tout espoir, le peuple grec osa mettre en doute l'invincibilité du monstre allemand mécanisé, opposant aux inhumaines machines de guerre et à la froide stratégie de la civilisation, son seul esprit fier de la liberté. Quatre ans c'est beaucoup lors que l'on doit avoir faim et mourir, voir assassiner les femmes et les enfants et transformer les vil-



La foule acclame avec enthousiasme l'armée qui défile dans les rues d'Athènes

lages en ruines et en cendres. Mais ce n'est pas assez pour éteindre la flamme claire de l'héritage grec qui, à travers les siècles, a enseigné à l'homme la dignité. Il est plus qu'indiqué, il est indispensable qu'au moment où les ténèbres du désespoir entraînent dans leurs profondeurs les idéaux de la barbarie hitlérienne, des hommes libres, sans crainte de répression, respirent de nouveau le pur air grec et que l'Acropole, symbole pendant 25 siècles des conquêtes de l'homme, dans un cadre de liberté humaine, redevienne le phare de la foi pour l'avenir».

FRANKLIN ROOSEVELT
Communication officielle
du 6 octobre 1944

Grèce-Egypte

MESSAGE

DE S.E. M. GEORGES TRIANTAFYLLIDIS

MINISTRE DE GRECE

En ce jour qui est le 6ème anniversaire de l'attaque de l'Axe contre la Grèce, nos pensées se portent naturellement à tous les Hellènes qui ont donné leur vie pour l'honneur de la Grèce et la liberté du monde — et parmi eux nombreux sont les fils des Grecs d'Egypte — ainsi qu'à tous ceux qui ont contribué à la victoire commune.

A cette occasion aucun Grec ne saurait oublier non seulement l'hospitalité que le Grand Souverain qui règne aujourd'hui en Egypte a offert à S.M. le Roi des Hellènes, au Gouvernement Grec libre et aux forces armées helléniques, mais aussi la sympathie et la compréhension que le peuple égyptien a témoigné pour la lutte inégale de la Grèce, pour ses souffrances, ses sacrifices ainsi que pour ses difficultés d'après-guerre.

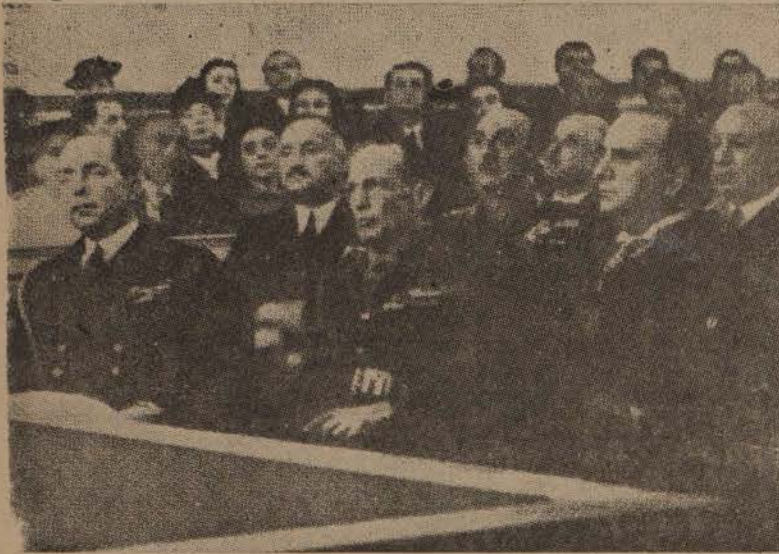
Ces sentiments nous vont droit au coeur et ne font que resserrer davantage les liens d'amitié qui unissent les deux nations.

Le Caire, le 28 Octobre 1946.

G. TRIANTAFYLLIDIS

Lettres d'Athènes

L'ACADEMIE D'ATHENES REMET A S.M. LE ROI GEORGES II SA MEDAILLE D'OR DÉCERNÉE AUX FORCES ARMÉES



S.A.R. Le Diadoque, S.M. le Roi des Hellènes, S.E. le Président du Conseil, à la cérémonie solennelle de l'Académie d'Athènes.

Jeudi 31 Octobre à 6h., l'Académie d'Athènes a tenu une séance extraordinaire pour réaliser une décision qu'elle avait prise il y a cinq ans. Le 24 mars 1941, dans la séance solennelle par laquelle elle célèbre tous les ans la Fête nationale et l'anniversaire de sa fondation, l'Académie avait annoncé qu'elle décernait sa Médaille d'or aux Forces armées de la Grèce. La gloire de leurs victoires sur les Italiens était alors dans tout son éclat, bien que le nuage de la menace allemande se fût déjà levé à l'horizon. Peu de jours après le sombre nuage avait couvert le pays et pendant de longues années l'Académie ne pouvait songer à des fêtes. Mais cette année l'Académie a jugé qu'il n'était permis d'ajourner davantage l'hommage aux forces combattantes du pays. Et, à l'occasion de la déclaration de guerre avec l'Italie, elle a invité le Roi, leur chef suprême à venir recevoir la médaille en leur nom.

A la cérémonie, à laquelle le Souverain fut accompagné de plusieurs membres de la Famille Royale, ont assisté les représentants des armées de terre, de mer et de l'air, le Président du conseil et des ministres ainsi qu'une foule d'autres invités. Après une introduction de M. Ar. Couzis, président de l'Académie consacrée à la lutte épique de 1940-41, le secrétaire général professeur Oikonomos rappela les conditions dans lesquelles cette médaille fut décernée. Il lut le décret voté en 1941 par l'Académie et il termina son discours en souhaitant que la remise de cette médaille devienne le symbolique point de départ d'une nouvelle gloire pour le règne de Georges II et d'une nouvelle splendeur pour la Grèce.

Puis au milieu des vives acclamations des assistants et pendant que la musique de la Garde exécutait l'hymne national M. Couzis a remis au Roi Georges, visiblement ému, la médaille, le diplôme et le décret de l'Académie. Le Roi a remercié «au nom des Forces Armées et comme l'homme à qui est échu l'honneur d'être à leur tête aujourd'hui».

«Le souvenir, poursuivit-il, du 25 mars 1941, jour où vous avez annoncé cette résolution m'a ramené en pensée à l'un des moments de la vie de notre patrie qui nous montre à jamais la voie à suivre dans les jours difficiles de notre vie nationale. Ce fut le moment de la grande résolution, moment auquel sans hésitation et sans tapage, la nation a choisi la voie de l'honneur et de la fierté, la voie du martyr; ce fut le moment qui nous a montré quelles forces de foi et de

sacrifice se sont amassées dans le fond de l'âme du peuple, comme un dépôt sacré de notre longue et glorieuse histoire.

«Ce moment-là n'aurait pas été possible si, au fond de notre conscience nationale, n'existaient pas ces vertus qui rendent les peuples capables de grandes actions. Mais ce moment-là n'aurait pas été non plus possible si, à l'avant-garde de la nation, ne s'étaient trouvées les Forces Armées du pays, prêtes au combat, disciplinées, avec une vigoureuse et indomptable foi patriotique. Elles savaient qu'avec l'écrasante supériorité d'armes des ennemis, il était impossible de nous assurer la victoire. Mais elles savaient en même temps que la victoire de l'ennemi serait en même temps la notre, car elle serait disputée pas à pas et de ce fait, comporterait d'incommensurables gains stratégiques pour la lutte commune des alliés. Nos forces armées ont bien mérité de la patrie et c'est pourquoi leur est due la reconnaissance éternelle de la nation.

«Mais nous ne pouvons cependant oublier que rien d'important ne peut se faire dans la vie sans recevoir l'impulsion des tendances intérieures de l'esprit et de l'âme. Cette impulsion fait mouvoir les hommes et les machines et elle seule peut créer ce profond enthousiasme qui conduit aux actes d'héroïsme et de sacrifice. C'est pourquoi l'Académie, en décernant sa Médaille d'or à nos glorieuses forces de guerre, symbolise le lien indispensable de notre direction spirituelle avec nos forces combattantes, lien qui ne peut se rompre sans qu'elles soient l'une et les autres, frustrées de leur profonde mission nationale. Notre direction spirituelle appartient à notre belle et incomparable patrie de laquelle elle tire ses forces et les forces combattantes du pays sont au service des idéaux supérieurs que l'esprit grec a créés et qu'il a comme mission de conserver dans le monde. Unies, ces deux forces nationales mettront notre pays à la hauteur de sa grande mission».

Voici la traduction du décret de 1941 de l'Académie qui fut lue par M. Oikonomos et dont des copies furent remises au général Spiliotopoulos, chef de l'Etat-major de l'armée, à l'amiral Léontopoulos, sous-chef de l'Etat-major de la marine et au commandant de l'aviation Ismailakos:

«L'Académie d'Athènes, en cet anniversaire sacré que les brillantes luttes contemporaines pour la liberté continuant dignement la glorieuse tradition hellénique trois fois millénaire, rendent encore plus sacré, exprime son profond respect envers la mémoire des victorieux martyrs nationaux de 1821 qui, par leur noble sang, ont ressuscité la Patrie libre et ont, par leur exemple, animé la race grecque d'un nouvel élan pour entretenir la flamme inextinguible de la liberté.

«Elle exprime son admiration et sa reconnaissance aux Forces Armées de la Patrie qui, soutenant de rudes luttes avec un courage tout hellénique et avec capacité militaire, ont non seulement repoussé et repoussent victorieusement l'insolent agresseur, mais enseignent aussi aux peuples, au delà des limites de ce pays, que le prix de la liberté est la résolution de se sacrifier. Elle proclame son attachement absolu à l'auguste Roi des Hellènes, symbole de l'union de la race, ainsi qu'à ses collaborateurs dans la direction des destinées de la Patrie et met toutes ses forces à la disposition de la grande lutte et de toute lutte nouvelle. Elle proclame sa foi inébranlable en l'issue de la lutte qui fondée sur l'indestructible piédestal de l'union sacrée des Grecs, sur l'alliance des peuples libres et à la protection de Dieu. Elle présente le 28 Octobre 1940 contre la résultante de l'histoire millénaire et comme l'étoile conductrice dans la marche de la Patrie.

S.

LES FEMMES GRECOUES DANS LA GUERRE

Filles des Souliotes. Les héroïnes anonymes. Paysannes de l'Epire

Sur le rocher de Zalongo en Epire se déroula au début du siècle passé une scène qui transporta le monde d'admiration. L'ennemi musulman l'avait cerné. Il n'y avait ni vivres ni munitions. Les femmes résolurent de suivre leurs défenseurs dans la mort. Alors sur le rocher de Zalongo qui domine l'Achéron, les femmes de Souli se prirent par la main et formèrent une ronde. En dansant et chantant, une à une elles s'approchèrent du gouffre. Une à une elles s'y précipitèrent, les autres se donnant toujours la main en chantant et dansant en rond.

Qui peut comprendre aujourd'hui ce sacrifice sublime? demande un historien grec. Qui?

Le 10 mai 1944, dix jeunes femmes détenues au camp de Haïdari par les Allemands furent fusillées au champ de tir de Kaissariani. «Mort communautaire s'il en fût — rapporte un Français — puisque chacune des dix femmes ne se présenta aux balles qu'après s'être détachée de la danse funèbre que les autres continuaient à chanter et à danser jusqu'au bout la célèbre danse, vieille d'un siècle et demi, des femmes de Souli où il est dit que «sur la terre ferme le poisson ne peut vivre — ni la fleur sur le sable — non plus que la femme hellène sans la liberté».

L'histoire de la femme grecque pendant les années glorieuses et tragiques de 1940 à 1944 n'a pas encore été écrite. Ni la liste n'a encore été dressée de celles qui subirent la torture et trouvèrent la mort de la main de l'occupant. Et il ne sera jamais possible de mettre des noms sur la foule anonyme de la résistance souterraine, sur laquelle incessamment planait la mort, qui aurait été sans les femmes impossible. Mais dans la campagne grecque on vit ce que l'on n'a vu peut-être nulle part ailleurs en cette guerre. Ne cherchons pas pour le moment d'autres exemples.

D'humbles et obscures paysannes, à l'appel de la patrie, s'offrirent pour aider par tout moyen les combattants. Elles laissèrent leurs villages et leurs maisons pour courir près de ces combattants, leur apporter des vivres, des vêtements, des couvertures et du courage. Les montagnes n'avaient pas de secrets pour elles. Et les filles de l'Epire suivirent l'armée jusqu'à la ligne du feu. Jeunes et vieilles transportaient des munitions, à travers torrents et forêts. Elles grimpaient sur les cimes pour passer des obus aux artilleurs et saisissaient les bûches pour ouvrir des sentiers et des routes aux convois de ravitaillement. Leurs mains aguerries réparaient jusqu'à des ponts. Même tout cela ne leur suffisait pas. Elles s'improvisaient infirmières, elles transportaient les blessés hors du champ de combat, elles bandaient les blessures et reconfortaient ceux qui souffraient.

Tous les villages étaient sur pied. Chacune des femmes devint une camarade de combat des soldats qui leur apportaient la liberté. Souvent ces héroïnes anonymes ont tenu aussi le fusil pour combattre l'envahisseur et ont arrosé de leur sang le sol de l'Epire. Le capitaine Katsikis rapporte :

«Dans une passe étroite, près de Samarina, s'a-

vançait un convoi de ravitaillement, avec vingt hommes du train des équipages et cinq villageoises. Tout à coup l'on entendit des coups de fusil. Les soldats crièrent : «Des Italiens!» et ils se mirent en position de combat. La fusillade s'engagea des deux côtés. Aux premières balles grecques un Italien tomba mort. Alors une épirote se glissa près de lui, enleva son fusil et se mit à tirer. Bientôt, les autres en firent autant. Elles s'élançaient dans le feu du combat, méprisant la mort, s'emparaient des armes des Italiens qui tombaient et les retournaient immédiatement contre les autres... L'une des femmes fut tuée dans ce combat et deux autres furent blessées. C'était le premier sang de femmes qui coulait en Albanie».

Le commandant Liakos raconte une autre épisode :

«Près d'un ravin abrupt, un étroit sentier était exposé au feu de l'ennemi. Les obus pleuvaient, pour empêcher le passage des munitions. Il n'y avait pas d'autre chemin. Néanmoins il fallait passer. Alors, les soldats du convoi de ravitaillement dirent aux villageoises qui les suivaient, chargées :

— Laissez les caisses ici et revenez en arrière. Nous retournerons les chercher.

— Nous viendrons avec vous répondirent résolument les femmes. Et elles suivirent les soldats sans se départir de leur sang-froid, sous les obus qui éclataient tout autour. Trois des femmes payèrent de leur vie cet héroïsme. Un obus éclata parmi elles et elles furent précipitées dans le ravin. Les autres passèrent, avec les soldats et avec leur charge d'obus».



L'APPEL DU CLAIRON

La Gloire du Marathon de son clairon puissant
Appelle du fond des siècles, impérieuse, et sa voix
Ebranle ciel et terre, et une jeunesse ardente
Fougueuse, impetueuse s'élançe aux armes pour

[Toi!

— Pour Toi Hellade, à l'âme héroïque qui ne
[meurt pas.

Mers, monts, vallons, forêts, rivages, s'unissent
Pour pousser d'un seul élan un grand, un sublime cri
Un cri qui retentit partout dans l'Univers :

«Dans ce pays la Liberté ne meurt pas!»

La colère éclate. Formidable, telle une foudre,
Belle Patrie dont le corps altier est ceint d'un glaive
Le monde s'est étonné, comme pétrifié et reste
Les yeux éblouis, fixés sur ta fougue divine.

En avant! Et que ton chant soit le «Etranger
[annonce...»

Qui sait si Némésis ne t'appelle pour châtier
Hellade, Toi tu n'es point créée pour être esclave.
Toi tu es Esprit, Idée et Symbole sacré.

(Trad. du néo-grec par E. Psara) STELIOS SPERANTZAS

Une grande figure de l'Orthodoxie

L'ARCHEVÊQUE PRIMAT D'ATHÈNES

MGR. CRYSSANTHOS

Les Grecs de l'étranger, très éloignés de leur pays, surtout sous l'occupation, ignorent souvent des hommes ou des faits qui appartiennent au premier plan de la vie politique et sociale et que seuls quelques Athéniens que leur profession ou l'occasion amène à circuler dans les coulisses, ont le privilège de connaître. Et ceux-là même ignorent souvent des choses que le hasard porte à la connaissance des quelques uns que le sort favorise généreusement et aveuglement.

Il y a aujourd'hui cinq ans que l'Ex-Archevêque Primat d'Athènes Chryssanthos vit dans la solitude et la sérénité de sa demeure, dans le quartier de Kypseli, oublié de beaucoup mais pas de tous, et surtout pas de ses amis politiques. Ces derniers ne l'ont jamais oublié, et, de son côté, l'éminent prélat ne les oublie pas non plus.

Il n'est pas facile d'obtenir un interview et d'être reçu par l'ex-Archevêque d'Athènes et de toute la Grèce, car la vie qu'il mène ces dernières années, après avoir été remplacé, aux premiers jours de l'occupation, par l'ancien régent, est entièrement consacrée à la sérénité de la religion et du recueillement. De son entourage immédiat, lorsque ce dernier veut bien sortir de son silence, on apprend qu'il passe son temps à lire et à recevoir des membres de sa famille et des amis intimes qui ont, ces derniers temps, plus facilement accès à sa retraite et pénètrent tantôt dans la demi-obscurité de son bureau, très simplement meublé, tantôt dans la cour avec son jardin exigü.

Son repas est également sobre, solitaire, loin de l'abondance, de la gourmandise, etc. Mais son programme quotidien comporte indispensablement la promenade matinale qui renouvelle ses forces et lui donne l'appétit du travail.

Sa Béatitude vit aujourd'hui dans la sérénité d'une existence calme, loin des responsabilités et des directives religieuses d'un peuple qui l'a connu dans un passé très proche, l'a acclamé et considéré comme son chef. Il se trouve ainsi rajeuni et prêt à revenir, lorsqu'il y sera appelé, poursuivre l'œuvre qu'il a commencée et qui a fait l'objet de tant d'approbations, hier comme aujourd'hui. C'est pour cela que, bien qu'ayant de grandes chances d'être élu Patriarche Oecuménique, il ne voulut pas prendre part à une telle compétition pour obtenir un poste appartenant à un autre, prévoyant qu'il serait appelé au poste où il lui incombe de servir et où il a accompli son devoir comme un fidèle soldat.

Possédant une culture exceptionnelle et toutes les qualités requises pour le poste où il fut élu, il remplit sa charge d'une manière si remarquable qu'il appartient désormais à l'histoire de juger de ses vertus et de ses aptitudes.

Son éloignement du Siège archiépiscopal d'Athènes fut qualifié de coup d'état par l'envahisseur, et le regret de son peuple fut profond mais il est com-

pensé par l'espoir que la justice reprendra ses droits avec la fin des anomalies.

A l'exception de ses fils égarés, le sentiment religieux du peuple grec a augmenté pendant toute la durée de l'occupation. Et c'était d'ailleurs à prévoir. Dans l'océan amer et houleux de la servitude, et alors que ceux à qui il incombait de guider et d'encourager le peuple asservi et douloureusement éprouvé s'affairaient en des buts bas et mesquins et rivalisaient d'efforts pour plaire aux sauvages envahisseurs, le peuple n'avait d'autre ancre de salut que Dieu, ne s'inquiétait que de Lui seul, et n'attendait que de Lui le salut qui vint enfin. Cela ne fit qu'accroître sa foi en l'unique Seigneur fort et puissant.

De même, pendant toute la durée de la guerre, les innombrables miracles de bravoure et d'héroïsme de l'armée grecque, la continuité et la fermeté de son alignement en face d'ennemis en nombre infiniment supérieur et parfaitement armés, tout cela est dû au profond sentiment religieux du peuple et de l'armée grecs.

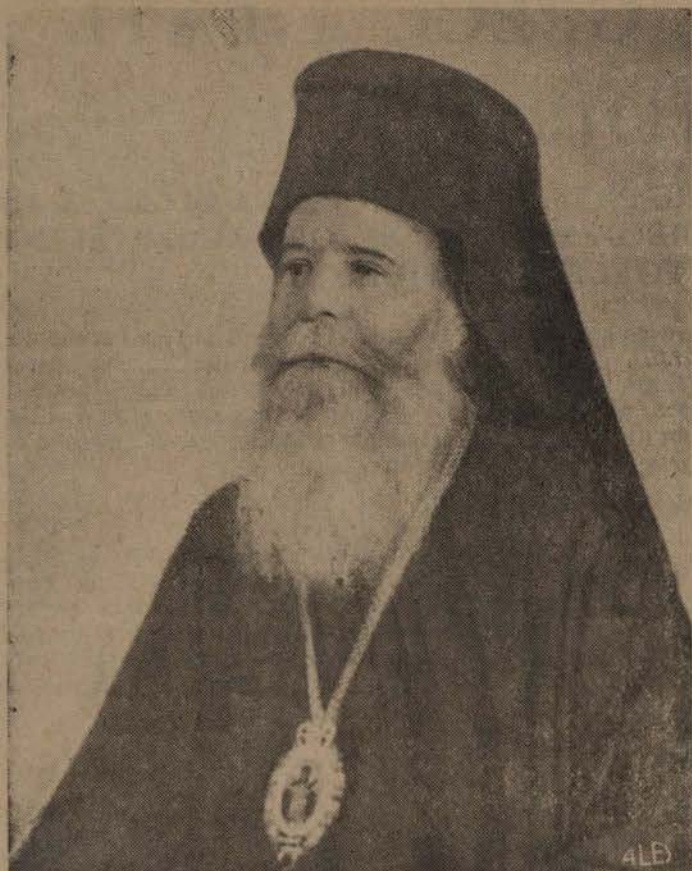
Je pose une nouvelle question: Du point de vue religieux, les peuples de la Terre seraient-ils satisfaits de l'union des Eglises, lorsque la paix sera faite, et à quelles conditions?»

Le peuple grec qui forme tous les jours, à l'église, des vœux pour l'union de tous, à l'intérieur comme à l'extérieur, serait certes également satisfait de l'union des Eglises. Mais pour le moment et pour plusieurs raisons, cette union n'est pas possible. Aussi, au-dessus de tout fanatisme et impérialisme religieux, les peuples croyants doivent-ils tendre vers le rapprochement des Eglises, et pour autant que les mobiles qui animeront les peuples dans ce sens seront purs, l'union se réalisera aussi, graduellement, chaque Eglise conservant son caractère national propre, tel qu'il lui a été imposé par les siècles et le génie particulier de chaque peuple.

L'Humanité, s'est-elle souvenue, pendant la guerre, de la religion du Christ, lui demandé-je.

L'humanité s'est certainement souvenue de la religion du Christ pendant la guerre, et les peuples qui ont vaincu sont ceux qui possédaient en Lui la foi la plus forte, à l'encontre des athées vaincus qui croyaient non pas en Dieu, mais en la force brutale des souverains et des fils des hommes en qui il n'est point de salut.

Les trois questions précédentes épuisent la partie générale du sujet de mon entrevue avec Sa Béatitude. Je lui pose une question qui fait penser à un écueil dans un interview de ce genre: «Que pensez-vous des récents événements qui se sont produits chez les peuples chrétiens d'Europe, c'est-à-dire du retour de la Russie à la Religion et de l'institution d'un Patriarche, du retour des Bulgares au sein du Patriarcat Oecuménique et, en général, de l'évolution des peuples athées autour de l'axe du Christianisme?»



S.B. MGR. CHRYSANTHOS

L'élection de S.B. le Patriarche de Moscou Alexis, répond-il, est heureuse, car c'est un prélat doué des vertus chrétiennes, sage et capable, à qui Dieu a donné mandat de guider le pieux peuple russe, indépendamment de toute politique, dans la voie du salut. Ses vertus ont été mises à l'épreuve durant le long et terrible siège de Leningrad. Archevêque de cette ville, il eut alors l'occasion de montrer ses qualités bienfaisantes de bon pasteur, dévoué de toute son âme à ses ouailles assiégées.

Il poursuit, au sujet de la question bulgare : Il était dans l'ordre de mettre fin au schisme bulgare, du moment que l'Eglise bulgare s'est conformée à toutes les conditions posées, à cette fin, par le Patriarcat Oécuménique depuis l'année 1934. La fin du schisme est sans rapport avec la conduite ignoble de l'Eglise bulgare avec la bénédiction de laquelle fut versé le sang innocent de dizaines de milliers de citoyens grecs en Macédoine et en Thrace.

Et maintenant deux questions concernant nos propres affaires. La première : « Quelles sont vos prédictions au sujet de nos revendications nationales ? Et nos sacrifices ? »

Nous devons croire, poursuit Sa Béatitude, que toutes nos revendications nationales seront satisfaites, en proportion de nos sacrifices immenses et féconds en faveur de la guerre générale et de la victoire ; c'est avec cette foi que nous devons tous travailler ; Quant à la récompense de nos luttes, elle incombe à Dieu qui, nous en avons la conviction, inspirera des décisions bonnes et justes à notre égard aux puissants de la terre.

« Devant quels problèmes se trouve aujourd'hui la nation et quelle est leur meilleur solution ? »

Notre nation a de nombreux problèmes à envisager, qui résultent automatiquement de la dernière grande guerre et qui seront graduellement résolus, pourvu que l'égoïsme et la prévarication des hommes — des nôtres aussi bien que des étrangers — ne viennent pas les compliquer.

« Que pensez-vous de l'Hellénisme d'Egypte, de son oeuvre et de ses activités ? »

J'ai passé quelques jours en Egypte à quatre reprises, et j'ai pu admirer l'organisation incomparable des communautés helléniques ainsi que les beaux bâtiments de l'enseignement et des institutions philanthropiques qui m'ont rempli d'un sentiment de fierté nationale. Quant à la précieuse contribution des Grecs d'Egypte aux affaires nationales, elle est remarquable ; le sacrifice bénévole de tous leurs fils durant cette guerre et l'aide financière qu'ils ont généreusement accordée à l'Etat hellénique et à ses besoins d'ordre militaire ou philanthropique ont rendu les Grecs d'Egypte dignes de la Patrie qui peut à juste titre s'enorgueillir de posséder de tels enfants, et dire : *« Voici les fils que Dieu m'a donnés ».*

M.V.

28 OCTOBRE

A l'aube, comme un seul corps tu t'es éveillée,
[Athènes,
Ebranlée par le profond hurlement de la sirène.
Qui retentissait du haut de ton Parthénon
Au Pinde, au Taygète, à l'Olympe, à Ghiona,

Et des gorges aux montagnes des côteaux aux
[vallons
Tu l'entendis — libre — et tu te dressas armée !
Armée tu te dressas, Hellade !... L'Epire la mère
[de héros
Fut la première à opposer sa poitrine. Ensuite

Rouméli se pare de sa belle fustanelle
Et du gilèt rouge et or comme pour un grand mariage
Puis apparaissent les îles comme des nymphes
[marines
Et comme des aigles les gars de Trace, de Macédoine

Et tels des chamois aux pieds rapides les Thésaliens
Accourent comme pour faucher la moisson d'or
[d'été.

Le Vieux Morée se lève, de son allure altière
Et d'autres, et d'autres encore... Voici la Crète

Qui se pavane hautaine comme une déesse géante
Voici tous tes fils du bout de l'Univers
Qui accourent pour défendre et honorer leur Mère.
« Bienheureux lui qui a la Liberté pour diadème »

Hellade ! Ton « NON » fut la première victoire contre
[les Barbares !

COSTAS CARCATSOULIS

(Trad. du néo-grec par E. Psara)

DE QUEL PRIX LA GRÈCE A PAYÉ SES VICTOIRES

DES PERTES PLUS ÉLEVÉES QU'UN AUCUN AUTRE PAYS. — SUR UN POINT ELLE EST AU DESSOUS DE TOUT AUTRE : SUR LE NOMBRE DES OUVRIERS QUI ACCEPTÈRENT D'ALLER AUX TRAVAUX FORCÉS DU REICH.

La guerre dont nous venons de sortir fut certes celle qui coûta le plus à l'humanité tant au point de vue des vies humaines qu'au point de vue des pertes matérielles.

Le bilan de ces dommages n'a pu être encore définitivement dressé, mais lorsqu'il sera connu dans ses détails, le monde sera frappé de stupeur, car alors on constatera avec horreur mais peut-être aussi avec tristesse, que si de telles sommes avaient été dépensées dans un but pacifique, la structure sociale du monde en aurait été modifiée, et la misère, aurait pu, suivant toutes probabilités disparaître à jamais.

Quelle fut la contribution de la Grèce à cette guerre?

A — Pertes en vies humaines.

Nous Hellènes, nous avons l'impression que notre Patrie est le pays qui souffrit le plus de cette guerre. Nous le croyons, car nous ne voyons autour de nous que ruines, souffrances et misère. Nous allons essayer de donner une forme plus précise et plus concrète à cette impression et les chiffres prouveront que la Grèce, un de plus petits pays du monde, a réellement subi de tels dommages, qu'en comparaison et proportionnellement, ceux de tous les autres nations paraissent faibles.

A cet effet nous nous servons des chiffres qui furent fournis par les différentes Nations, à la Commission des Réparations qui se réunit à Paris l'an passé.

Le tableau ci-dessous fait apparaître les pertes en vies humaines que les Nations Unies subirent du fait de la guerre:

France	Morts	653,000
Grèce	»	58,000
Grande-Bretagne	»	368,000
Hollande	»	200,000
Etats-Unis	»	187,000
Belgique	»	59,000
Norvège	»	8,600

Pour établir la proportion de ces pertes par rapport à la population totale de ces pays, nous allons baser sur l'estimation de la population effectuée par les services compétents de la S.d.N. pour l'année 1940. (Cf. The future population of Europe and the Soviet Union. Series of League of Nations Publications II Economic and financial 1944 — II-A-2 pag. 56), ce qui nous permettra d'établir la liste suivante de pertes:

Grèce	8,0 %	sur sa population.
Hollande	2,4 %	»
France	1,6 %	»
Grande-Bretagne	0,8 %	»
Belgique	0,7 %	»
Norvège	0,3 %	»
Etats-Unis	0,1 %	»

La Grèce a donc sacrifié sur l'autel de la Liberté: 80 fois plus de vies humaines que les Etats-Unis d'Amérique; 27 fois plus de vies humaines que la Norvège; 11 fois plus de vies humaines que la Belgique; 10 fois plus de vies humaines que la Grande Bretagne; 5 fois plus de vies humaines que la France; 4 fois plus de vies humaines que la Hollande.

Mais ce n'est pas la première fois que la Grèce subit une telle saignée pour combattre l'ennemi commun.

Au cours de la guerre de 1914-18 ses pertes furent de: 12% de sa population totale tandis que pour les autres pays elle était de: 3,6% pour la France; 2,3% pour la Grande-Bretagne; 1,4% pour la Belgique. (Cf. A. Sbarouni: Considération sur la viabilité de la Grèce d'après-guerre, P. 88 et renvois).

B. Pertes matérielles.

Malheureusement nous avons également le triste privilège de détenir le premier rang en ce qui concerne les pertes matérielles. Pour évaluer ces pertes nous prendrons en considération les trois catégories suivantes: a) Les pertes directes de fortune; b) les frais de l'occupation allemande; c) les dépenses du budget de guerre. Elles se répartissent ainsi:

Pertes en millions de dollars.

Pays	A.	B.	C.
Etats-Unis	1,267	—	142,600
Grande-Bretagne	6,383	39	52,100
France	21,147	10,847	11,513
Canada	143	—	42,500
Hollande	4,427	3,500	1,305
Grèce	2,545	2,781	1,855
Belgique	2,273	3,157	1,577
Norvège	1,260	1,530	150
Australie	5	—	2,000
Danemark	159	909	47

Les pertes russes et polonaises ne sont pas mentionnées car ces pays se sont dédommagés sur les biens allemands se trouvant dans la zone russe d'occupation, et n'ont pas soumis à la commission des Réparations les bilans de leurs pertes.

Total des pertes en Dollars valeur EPAF:

Etats-Unis	143,867,000,000
Grande-Bretagne	58,522,000,000
France	43,507,000,000
Canada	12,643,000,000
Hollande	9,277,000,000
Grèce	7,181,000,000
Belgique	7,007,000,000
Norvège	2,940,000,000
Australie	2,005,000,000
Danemark	1,115,000,000

Pour pouvoir mesurer toutefois l'étendue exacte des dommages subis par chacun de ces pays, nous devons mettre en parallèle de ces chiffres ceux de son revenu national. Nous aurons ainsi une conception concrète et réelle des conséquences de la guerre sur toute l'économie des pays. En effet, le système de réparations des pertes de guerre par tête d'habitant conduit à des résultats erronés, car des pays d'un standing économique plus élevé, doivent contribuer davantage aux dépenses de la lutte commune.

Le revenu national de chaque pays constitue le seul critérium de comparaison équitable pour déterminer l'ampleur des pertes subies. Pour arriver à ces conclusions nous nous référons pour les pays de la catégorie A à l'étude du professeur A. Angélopoulos (Cf. Le problème économique de la Grèce page 6) et pour ceux de la catégorie B aux données de l'Anglais Mr. Colin Clark (Internationaler Vergleich des Volkseinkommen in Zeitschrift des Instituts fuer Weltwirtschaft vol. 47 page 60). Nous pourrions ainsi dé-

terminer équitablement la charge des dépenses de guerre par tête d'habitant. De cette étude il ressort que :

Pays	Revenu National en Dollars	Dépense par tête en Dollars
Etats-Unis	690	1027
Grande-Bretagne	560	1238
A France	398	1055
Belgique	369	843
Grèce	61	1000
Australie	526	334
Canada	502	1264
B Hollande	254	1049
Danemark	280	297
Norvège	242	1005

A la lumière de ce tableau nous voyons que le Grec ayant le 1)11me du revenu national de l'Américain, n'a que 2,7 % de charges de guerre en moins; qu'avec un revenu de 1)9,3 seulement de celui de l'Anglais, le Grec n'a que 23,8 % en moins de charges; qu'avec un revenu de 1)8,9 de celui du Canadien le Grec a 26,4 % en moins de charges et qu'avec un revenu de 1)4,5 inférieur à celui du Français ses charges sont de 5,5 % inférieures, qu'avec un revenu de 1)4 de celui du Hollandais, les charges du Grec sont de 0,3 % inférieures et que ces charges de guerre ont été plus élevées que celles du Belge de l'Australien et du Danois, qui cependant ont des revenus bien supérieurs.

Et cette énorme différence au détriment du citoyen Hellène est encore plus lourde si l'on envisage que les dommages qu'a subis la Grèce sont pour la majeure partie, dus à une diminution directe de la fortune, tandis que les charges du citoyen de l'Angleterre, des Etats-Unis, du Canada, de l'Australie etc., sont dues principalement à des dépenses provenant du budget de guerre (voir ci-haut dommages des catégories A et C). Cela veut dire que nous, nous devons d'abord reconstruire et ce n'est que beaucoup plus tard que nous commencerons à créer un revenu national. Tandis que les dommages des autres pays étant d'une autre nature, ceux-ci pourront rapidement commencer à recréer un revenu national qui arrivera ainsi à absorber le déficit causé par le budget de nu national qui en résultera pour la Grèce a été estimé par l'ancien ministre M. Bakalbassis à 5,200,000,000 journées de travail ou 520.000,000 livres or. (L'Economie de la Grèce et l'initiative privée pendant l'occupation p. 244).

Comment un pays ayant subi de tels dommages peut-il se relever sans aide extérieure? La Grèce ne demande pas la charité, mais la justice. Les Nations Unies se sont trouvées devant une difficulté commune. Il y a une règle générale du droit inscrite dans la loi Rhodienne transcrite dans le droit des Digestes et reproduite ensuite par toutes les Législations du monde, d'après laquelle comme il est dit par le jurisconsulte romain «aquisimum est» que les dépenses engagées dans un but de sauvetage commun seront réparties entre tous ceux qui coururent les mêmes dangers et cela en proportion de la valeur des biens sauvés.

Les richesses matérielles des Grandes Nations ont couru des risques au cours de cette guerre au moins équivalents à ceux des richesses de la Grèce, car l'Axe entra en guerre principalement pour détruire la puissance économique des Grands Alliés et non pour s'en prendre à la Grèce, inoffensive à tous points de vue.

Le présent article serait incomplet s'il ne mentionnait le point sur lequel la Grèce se trouve à un niveau plus bas que les autres Alliés.

Grâce à la résistance générale de la population, grâce au refus de se soumettre à la mobilisation civile; grâce à l'héroïque combat qu'elle mena et qui força l'admiration de ses adversaires eux-mêmes, la Grèce fut le seul pays entre les adversaires de l'Axe, d'où les prisonniers ne furent pas emmenés en Allemagne

pour grossir le nombre des travailleurs esclaves. Par conséquent la Grèce est le pays qui fournit le moins de matériel humain à l'ennemi pour la continuation de l'activité de ses machines de guerre. Les statistiques sont les suivantes:

Pays	Transportés en Allemagne	% de la popul.
France	7,600,000	16 %
Tchécoslovaquie	4,360,000	28 %
Yougoslavie	3,240,000	21 %
Hollande	1,300,000	15 %
Norvège	600,000	20 %
Grèce	280,000	4 %

Voilà quelle fut la contribution de la Grèce à la Guerre. Voilà ce que lui coûta cette guerre au point de vue vies humaines et pertes matérielles. Tels sont ses sacrifices. Nous attendons pour voir ce qui va lui être attribué.

La Justice Internationale osera-t-elle cette fois en core se montrer envers elle aussi peu équitable qu'au cours de l'autre guerre? Nos dommages furent alors évalués à 5 milliards de francs or. On ne nous reconnut que 900 millions, sur lesquels nous n'encaissâmes finalement que 125 millions, soit 3 % à peine de nos pertes réelles.

Il serait inadmissible qu'une telle leçon soit donnée à la Grèce et que toutes ces vies humaines sacrifiées, toutes ces larmes et toutes ces ruines sans précédent soient perdues. La Justice Internationale doit en tenir compte et pour les revendications helléniques et pour le règlement des réparations.

MICHEL A. PESMAZOGLOU

Ancien ministre de la Presse, ancien
Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances



PALICARES

Palicares qui passez avec votre cri de guerre
Avec vos étendards, fronts hauts et coeurs en feu
Enfants vaillants de l'Hellade, ou allez vous?
— Nous allons là où nous attendent les frais
[Rameaux
Des montagnes helléniques...]

De la sainte terre de nos pères
Nous allons pour effacer avec les lances et les épées
Par le fer et le feu les traces des pas maudits
De tout ennemi, de tout tyran, tout oppresseur,
Comme toujours, une fois de plus —
— Palicares, jeunes Hellènes, partout où vous allez,
Chassez les nuages — chassez les chagrins des
[opprimés,

E lancez-vous en chantant dans le feu
Tenant bien haut, bien ferme les étendards bleux
[de l'Hellade!]

Héros dans la lutte universelle
apportez partout où vous allez vainqueurs
apportez aussi l'Hellade, chef de croisade
Et l'IDEE HELLADE dans la tempête,
Dans toutes ses luttes, même dans les plus sombres.
Sa statue se dresse toujours à part
Car sa beauté et sa puissance incomparable
Ont leur source au sein de l'Eternité.

LILY YACOVIDI

(Trad. du néo-grec par E. Psara)

LES RÉPARATIONS DUES PAR LA BULGARIE A LA GRÈCE

Dans le mémoire qu'il a soumis à la Conférence de la Paix sur les réparations dues par la Bulgarie à la Grèce, le Gouvernement hellénique évalue à 985 millions 469,993 dollars les dommages et pertes résultant de l'occupation bulgare. Encore ce calcul a-t-il pour base le prix du dollar par rapport à la drachme en 1938. Pour déterminer l'étendue des dommages au cours actuel des changes et à la hausse générale des prix, on doit compter le dollar à raison de 5000 drs. (Prix officiel de la Banque de Grèce; sur le marché libre le dollar étant acheté à 6.000-6.500 drs).

La matérialité de la destruction est incontestable. Les Bulgares furent installés en maîtres dans une partie des territoires envahis par les troupes allemandes — la Thrace, la Macédoine Orientale et Occidentale — en récompense «de l'aide active accordée par la Bulgarie à l'Allemagne»; ce sont les termes de la note de l'URSS annonçant le 4 septembre 1944 la déclaration de guerre au satellite de Hitler. Un ordre du Quartier Général de la Wehrmacht allemande (18 avril 1941) avait aussi formellement reconnu à la Bulgarie le droit de s'approprier le butin qui lui revenait en raison de sa participation aux entreprises contre la Grèce. L'Allemagne ne pouvait manquer de récompenser les services dévoués dont le Fuehrer relevait tout particulièrement l'importance dans son discours du 4 mai 1941. «Si j'ai pu prendre la décision (d'entreprendre la campagne dans les Balkans) en ce moment avec plus de tranquillité, c'est parce que j'avais la collaboration de la Bulgarie dont les sentiments et la conduite sont restés absolument fidèles au Reich».

Et ce précieux second de l'Allemagne ne se fit pas faute de prélever largement sa récompense d'ailleurs convenue d'avance. Il n'avait pas besoin de leçons pour pratiquer les diverses méthodes de dénationalisation et de destruction. Les populations grecques qui se sont trouvées depuis 1913 sous une occupation bulgare en ont appris la férocité. Après la fin de la première guerre mondiale où, comme dans la seconde les Bulgares furent les alliés de l'Allemagne, une commission d'enquête internationale constata: «Dans la Macédoine Orientale, région qu'elle convoitait, la Bulgarie s'est efforcée de faire disparaître les populations grecques par deux moyens: soit en les contraignant à la famine par la destruction ou le pillage des biens de la région, soit en les déportant par groupes dans le territoire bulgare où elles étaient soumises aux travaux les plus durs et au traitement le plus barbare». Sans compter que depuis lors les méthodes bulgares se sont perfectionnées. On peut le demander à une Commission de la Croix-Rouge Internationale, qui n'a visité pourtant qu'une partie des provinces libérées. Son rapport sur la situation tragique devant laquelle elle se trouva est un réquisitoire accablant contre les Bulgares, dit le mémoire du Gouvernement hellénique, qui attire tout particulièrement l'attention de la Conférence sur ce document.

Du point de vue juridique, la responsabilité de la Bulgarie est non moins incontestable. «Le mépris pour la vie, l'honneur et les biens de l'individu, la mobilisation de la population (employée à des travaux forcés. N. de la R.), l'acceptation obligatoire de la nationalité bulgare, l'abolition de l'administration grecque qui fut remplacée par une administration bulgare, l'usurpation des dépôts et capitaux de caisses des organismes d'assurance, l'abolition de la monnaie nationale, l'introduction d'un nouveau système d'impôts, le mode de perception des impôts et de l'affectation de leur produit, etc.» constituent, — le memorandum hellénique en fait la remarque — une violation flagrante des dispositions de la Convention de La Haye de 1907 sur les

usages de la guerre sur terre (art. 46, 48, 53, etc... Et cette violation, conformément à l'art. 3 de la 4e Convention du 18 octobre 1907, établit la responsabilité de la Bulgarie même selon le droit commun.

De plus, par la convention d'Armistice signée le 28 octobre 1944, la Bulgarie a pris l'engagement d'indemniser la Grèce pour les dommages et pertes que celle-ci a subis de sa part et ce principe se retrouve à l'art. 20 du projet de Traité de paix. Il est du reste certain que la Bulgarie peut parfaitement porter la charge des réparations qu'elle doit à la Grèce. On n'a qu'à comparer la situation d'après-guerre des deux pays. La Grèce ravagée par la guerre et une triple occupation. La Bulgarie n'ayant subi aucune épreuve qui amoindrisse sensiblement ses sources de richesse. Des opérations de guerre n'ont pas eu lieu sur son territoire. Elle s'est enrichie de l'annexion de la Dobroudja. L'outillage de sa production est resté indemne. Sa production est au niveau de celle d'avant la guerre qui lui assurait une balance commerciale active lorsque celle de la Grèce fut de tout temps invariablement passive.

Actuellement la Bulgarie possède assez d'aisance pour se permettre des dépenses militaires et semi-militaires atteignant 20 % de son budget et d'autres dépenses pour des travaux publics se montant à 13 % du même budget de l'Etat. Elle assure le service de sa dette publique: ci 18 % du budget. Sa monnaie conserve à peu près sa valeur d'avant-guerre, alors que la drachme grecque fut totalement anéantie par l'inflation et que la loi de novembre 1944 a perdu 97% de sa valeur initiale. Stabilisée au début à 600 drachmes par livre sterling papier, elle se trouve dévalorisée à 20,000 drs par livre.

Le Gouvernement hellénique considère la Bulgarie comme solidairement responsable avec l'Allemagne et l'Italie pour l'agression dont la Grèce fut victime. Il a néanmoins procédé au relevé des dommages et pertes imputables à la seule Bulgarie. Ce relevé, qui a été soumis en détail à la Conférence, aboutit comme on l'a déjà dit à un total de 985,469,993 dollars. Par chapitre ce total ressort à (en dollars):

I. Agriculture et élevage:	
Produits agricoles	168,073,311
Cheptel, produits de l'élevage	108,253,557
Machines et instruments aratoires	10,655,169
Forêts	20,804,210
II. Autres branches de l'économie:	
Commerce, Industrie	63,705,556
Marine marchande	252,096
Exploitations minières	612,087
Services point ou insuffisamment payés	139,751,243
III. Ouvrages, installations techniques:	
Ouvrages hydrauliques	4,787,802
Réseau routier	11,095,153
Moyens de transport	27,068,317
Installations électriques	1,044,216
P.T.T.	865,992
IV. Bâtiments:	
Habitations	108,316,610
Meubles, ustensiles	13,636,265
Ecoles, églises	1,976,987
V. Pertes fiscales:	
Fisc hellénique	102,355,164
Pensions aux victimes des Bulgares	147,625,865
VI. Pertes militaires:	
Matériel de guerre, fortifications	53,803,134

On se rendra mieux compte de la situation par les données que fournit le memorandum grec sur la place que tiennent dans l'économie de la Grèce les provinces occupées, dévastées et toujours convoitées par les Bul-

gares. Ces données sont d'autant plus intéressantes qu'elles n'ont pas encore été présentées sous cette forme concise.

Les régions à l'est du Strymon qui furent occupées par les Bulgares, c'est-à-dire la Macédoine Orientale et la Thrace, ont une étendue de 18,623 kilomètres carrés, soit 14 % de toute la superficie de la Grèce. Leur population au recensement de 1940 était de 743,465 habitants; le 10 % de l'ensemble de la population d'alors qui se montait à 7,344,000 âmes.

Leur production agricole et les produits de l'élevage représentent 21 % de la production nationale. Le tableau suivant se rapporte à l'année 1938 (A production de tout en tonnes. B production de la Macédoine Orientale et de la Thrace. C pourcentage).

	A	B	C	
Blé	980,000	207,000	21,15	%
Autres céréales	693,971	106,000	15	%
Tabac	48,000	26,000	53	%
Soie	2,000	1,000	50	%

Etant donné sa qualité supérieure, la production en tabac de ces régions atteint pour la valeur 67 % de la production totale de la Grèce. La production de céréales dépassait la consommation de sorte que 180,179 tonnes servaient au reste du pays. Dans le cheptel grec, les deux provinces détenaient 18,9 % du gros bétail et 10 % des petites bêtes à cornes et porcs. Bref sur une production agricole totale d'une valeur de 22,656,505,492 drs à la veille de la guerre, les deux provinces occupées par les Bulgares fournissaient 4 milliards 435,709,153 drs. Et leur part se montait à 227,075,185

drs dans l'ensemble des produits de l'élevage qui se chiffraient par 4,335,281,235 drs.

Mais pour arriver à ce résultat quelles dépenses ne fallut-il de la part de l'Etat! Pour exécuter des travaux de dessèchement et d'irrigation, pour améliorer les conditions de la production par des moyens mécaniques et le développement des communications, des milliards de drachmes furent inscrits à la charge des budgets de 1922 à 1939. Une grande partie provenait d'emprunts que la Grèce avait dû contracter à l'étranger, en grande partie pour installer les réfugiés arrivés après la catastrophe micrasiatique.

De ce chef, la population des deux provinces, qui était en 1920 de 499,193 monta en 1940 à 742,000. Mais aussi l'étendue des terres arables de 2,090,310 stremmes (un stremme un décare) en 1925 fut portée à 3 millions 598,256 stremmes en 1938. Il est vrai aussi que la Macédoine Orientale et la Thrace contribuaient pour 23% aux recettes de l'Etat en 1938. Elles ont rapporté pendant cette années: En contributions directes 465 millions. En contributions indirectes 1,227 millions. En recettes provenant de l'amortissement des dettes d'établissement de réfugiés/ et cultivateurs sans terre 836,948,342 drs. En produits de la vente d'immeubles appartenant à l'Etat 381,790,616 drs. Au total 2,910,738,958 drs sur un ensemble de recettes budgétaires de 12,655 millions.

Quand la guerre éclata, la Macédoine Orientale et la Thrace, grâce à l'effort combiné du Gouvernement et de leurs habitants, étaient devenues les contrées les plus riches de la Grèce. Elles couvraient 20 % du revenu national. Et maintenant il faut refaire. Et, en plus d'un point, reconstruire de fond en comble.

Nous avons gagné du temps pour nous défendre.
Comme russes et comme hommes nous vous sommes reconnaissants. (Radio-Moscou, 27 Avril 1942)

FRATERNITÉ ANGLO-HELLENIQUE



Evzones de la garde dansant avec des soldats écossais.

A propos des réparations

CE QUE LES ITALIENS DOIVENT NOUS RENDRE

Le représentant diplomatique de l'Italie qui se trouve depuis quelques jours à Athènes, a déclaré que l'objet principal de sa mission sera de renouer les rapports d'amitié entre l'Italie et la Grèce rompus par la folle mégalomanie de Mussolini. Nous voulions croire que le comte Guidotti concentrera sincèrement ses efforts sur cette tâche vraiment difficile. Les moyens ne manquent pas pourvu que la bonne volonté existe. Et pour l'aider nous allons lui indiquer certaines choses qu'il ignore peut-être et qui exigent une prompt réparation.

Quand les Italiens occupèrent les Iles Ioniennes après l'entrée des forces allemandes à Athènes ils firent tout le possible pour leur donner un caractère italien. Ils se livrèrent à une propagande effrénée. Falsifiant l'histoire, ils prétendirent que quatre siècles d'occupation vénitienne avaient fait du grec Heptanèse terres italiennes qui retournaient légitimement à l'Italie. La propagande intellectuelle était dirigée de Corfou, où il avait été placé comme inspecteur général de l'enseignement, par Brighenti, très connu à Athènes comme directeur dans l'avant-guerre de la Casa d'Italia, l'Institut de Hautes études Italiennes dans la rue Patission. A Zante Brighenti envoya un certain Fratze, de l'entourage immédiat de Mussolini, fasciste numéro un, avec mission... d'italianiser Zante et de la ramener disait-il, dans le giron de sa mère-patrie.

L'italianisation se fit en effet d'une façon très drôle. Principalement par le rapt d'une foule de trésors historiques et religieux. L'inspecteur fit forcer par ses agents la cathédrale et déroba un vieil Evangélaire très précieux de bases du culte anciens. Du Musée il enleva une foule d'objets et en général il pillait tout ce qui pouvait être emporté dans l'île. La maison où il habitait fut transformée en véritable musée d'antiquité zacynthiennes qui ne se trouvent plus malheureusement dans l'île de Solomos.

Car l'héroïque représentant de la culture mussolinienne eut vent à temps des changements qui se traient en Italie. Quelques jours avant l'arrestation et l'emprisonnement du Duce, il jugea prudent de filer. Il quitta Zante en emportant d'énormes caisses. Elles contenaient la... collection d'antiquités et d'objets d'art Zacynthiens. Entre autres un bas-relief du célèbre sculpteur danois Thorwaldsen représentant la justice, qui ornait le piédestal du buste de Maitland.

L'histoire de ce buste est tragico-comique. Maitland, Haut-Commissaire dans les Iles Ioniennes pendant le protectorat britannique, avait trouvé le moyen de se faire exécuter de ses administrés par la façon dont il s'opposait aux manifestations de leur hellénisme lors des guerres de l'Indépendance en Grèce. En défi sans doute à la population, fut érigé sur une avenue centrale de la ville de Zante, face à l'église de Tous les Saints, un buste énorme du Haut Commissaire anglais. Mais dans la nuit qui suivit l'inauguration solennelle, les Zantiotes s'empressèrent de frotter la figure de Maitland avec... on devine bien quoi.

Quelques années plus tard, un poète satirique de

Zante faisait parler la statue dans une amusante épigramme. Ses derniers vers sont restés là-bas dans toutes les mémoires: «On eut soin de moi et me voilà assuré par traité. Sans quoi j'aurais été volé et transformé en marmite». Connaissant l'amour des Heptanésiens pour Métila — ainsi prononçait le peuple de Zante — les Anglais avaient mis son effigie sous la protection du traité par lequel les Iles Ioniennes furent cédées à la Grèce.

Et donc dès que les valeureux soldats de Mussolini eurent occupé Zante, ordre fut donné de descendre Maitland et de l'expédier au Duce qui ramassait alors toute espèce de métal en Italie pour fabriquer les armes de la victoire qu'il annonçait à grand fracas d'éloquence. Maitland partit pour l'Italie sans laisser de grands regrets dans l'île. Mais avec lui partit aussi malheureusement le beau bas-relief de Thorwaldsen.

Sur le socle vide, les Italiens placèrent un buste du grand poète zacynthien Foscolo, oeuvre excellente du sculpteur grec Dimitriadis. Et les Zantiotes de s'en réjouir! Mais la joie fut de courte durée. Le jour suivant une inscription gravée sur marbre était posée sous le buste: «Zante d'Italia a Ugo Foscolo». Zante l'Italienne! Foscolo est un grand poète de langue italienne comme Jean Moréas est un grand poète de langue française. Mais de sang, de pensée, de sentiment — sa vie et sa correspondance en font foi — le poète des «Sépulcres» est grec profondément grec. Zante l'Italienne! Quels que soient l'amour et le respect qu'ils nourrissent pour leur illustre compatriote, les Zantiotes n'y tinrent pas. Le lendemain le pauvre Foscolo était barbouillé de la même malodorante manière que Maitland au siècle passé.

Mais cela coûta cher aux Zantiotes. Le gouverneur ordonna de leur supprimer le pain pendant un mois. Un grand nombre de notables furent arrêtés comme chefs de la résistance et envoyés dans un camp de concentration en Italie. Par malheur le navire qui les transportait avec 2000 soldats italiens fut torpillé par un sous-marin anglais près de la côte albanaise. Les notables Zantiotes trouvèrent la mort en mer en janvier 1942.

Ce n'est là qu'une page de la tragédie que Zante traversa sous l'occupation italienne. Et nous revenons au point où nous avons commencé. De tels forfaits ne s'oublient pas facilement. Il faudra beaucoup de temps et d'efforts pour renouer les anciens rapports d'amitié entre la Grèce et l'Italie. Il faut faire en Italie les recherches nécessaires pour restituer les objets précieux ravés dans les Iles Ioniennes et le reste de la Grèce par les dignes collaborateurs de Mussolini et du Fascisme. Il y a pour le Gouvernement républicain de l'Italie une occasion de démontrer qu'il répudie les anciennes méthodes.

A. Ω.

(*) A Corfou certaines arrière-petits-neveux de Capodistrias s'étaient mis en relations d'amitié avec les occupants. Un beau matin la statue en marbre du célèbre ministre corfiote du tsar Alexandre 1er et premier chef d'Etat de la Grèce libérée apparut avec un crêpe de deuil au bras.

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

S.O.P.

N° 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

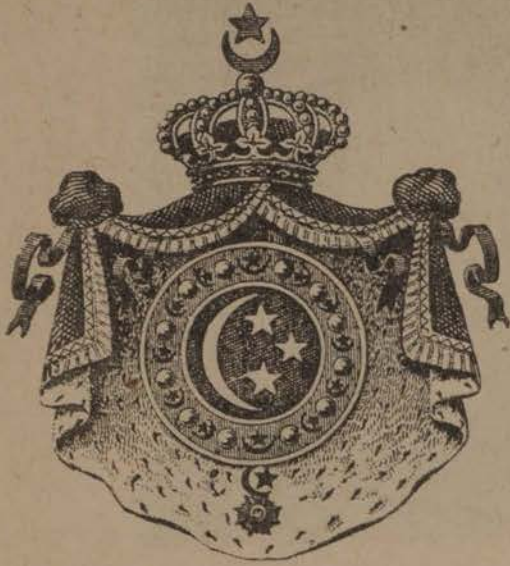
CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX PAPPÉL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924

Le Monde Officiel et Diplomatique

La célébration du 6^e Anniversaire du 28 Octobre



Anniversaire Imperial

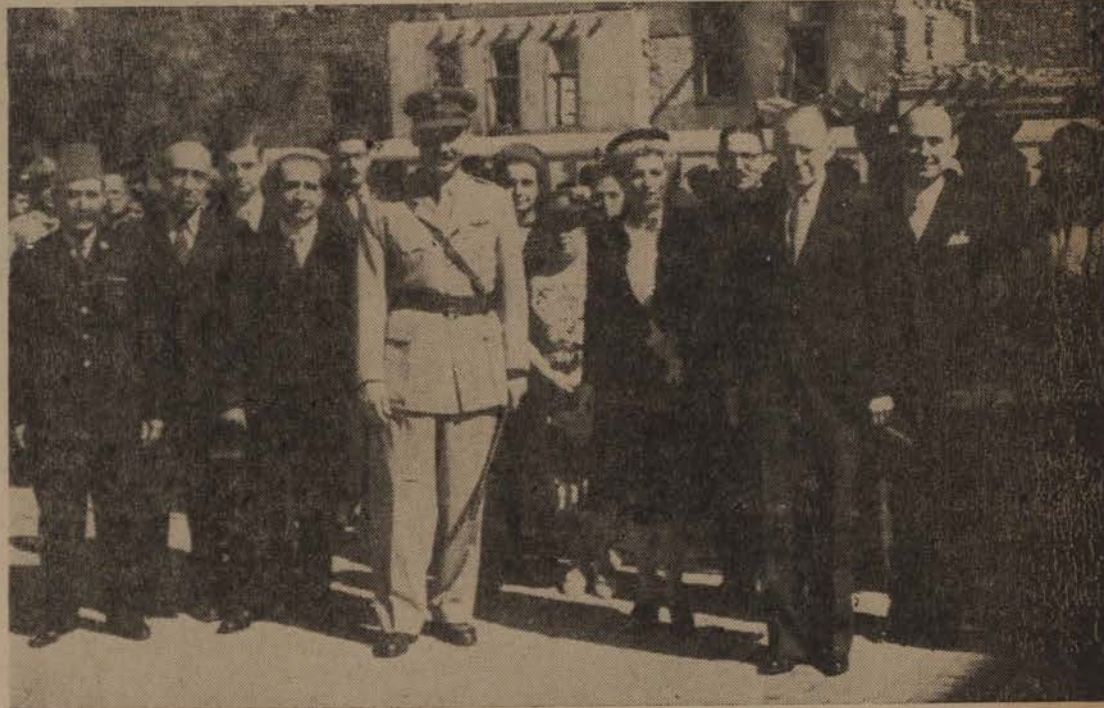
L'Ethiopie vient de fêter dans l'allégresse le 16^{ème} anniversaire de l'avènement au Trône de S.M. l'Empereur Haïlé Selassié. Exemple de profonde sagesse royale et politique, l'Empereur créa l'Ethiopie nouvelle et aida à sa libération après la lâche conquête qu'en fit l'Italie Fasciste. Indépendante, l'Ethiopie est à nouveau sous l'égide de son Souverain bien-aimé un des pays les plus progressifs du Continent Africain.

Au Palais Royal

Nous apprenons avec plaisir que M^{re} Saleh Younès bey, Maître des Cérémonies au Palais Royal vient d'être élevé à la dignité de 4^{ème} Chambellan de S.M. le Roi d'Egypte. Toutes nos félicitations.



S.A.R. le Prince Pierre de Grèce serrant la main de S.E. le Ministre de Grèce.



S.A.R. le Prince Pierre de Grèce entouré de S.E. le Ministre de Grèce et de Mme. G. Triantafyllidis, ainsi que par le personnel de la Légation Royale à l'issue du Te Deum.

Le Dimanche 27 octobre a été célébrée une messe d'actions de grâce, à l'occasion de 6^{ème} anniversaire de l'agression italienne, à l'Eglise de St. Constantin et Ste Helène en présence de S.A.R. le Prince Pierre de Grèce des autorités diplomatiques et consulaires, des Conseils de la Communauté, des anciens combattants de toutes les corporations et associations avec leurs bannières des scouts marins; des Elèves des Ecoles Grecques et d'une foule énorme qui remplissait la vaste église magnifiquement décorée pour la circonstance et la cour environnante.

S.G. Mgr. Ilarion, Evêque de Babilone, officia entouré de l'Archevêque du Mont-Sinai Mgr. Porphyrios et de tout le clergé de la capitale.

A l'issue du Te Deum S.E. M. G. Triantafyllidis, Ministre de Grèce, prononça l'allocution ci-après au milieu d'une émotion intense.

La commémoration du 28 Octobre éveille en nos coeurs, des résonances particulièrement profondes, plus profondes que toute autre fête.

Car nous avons tous vécu l'émotion sacrée de cette journée, que ce soit en Grèce ou en Egypte, d'où vous avez suivi avec angoisse l'évolution du combat gigantesque que notre patrie avait entrepris, combat où vous alliez prendre une part tellement active et pour lequel vous alliez consentir tant de sacrifices.

Lorsque, vers 7 heures du matin de ce jour mémorable, les sirènes annoncèrent pour la première fois l'ap-

proche d'avions italiens, le Peuple d'Athènes apprit qu'une lâche agression avait été déclenchée contre la Grèce, et nous nous rendions tous parfaitement compte qu'une lutte suprême était commencée, inégale mais inévitable, indispensable à la sauvegarde de notre liberté.

Vint ensuite la succession de nos victoires, et avec elles, la joie et la fierté nationales.

L'épopée du Pinde est comparable aux guerres de nos ancêtres contre les Perses avec, à Thermopyles, la défense héroïque de Léonidas, dont le célèbre «Viens les prendre» a aujourd'hui été remplacé par le «Non» de la nuit du 28 Octobre.

La Grèce a toujours eu à lutter contre un adversaire supérieur en nombre, mais dans ces combats, elle s'est toujours couverte de gloire.

La lutte de 1940-41 fut la plus grande de notre Histoire, car nous nous sommes battus contre deux puissants empires qui terrorisaient, alors l'Europe tout entière.

La Grèce a mené pendant six mois victorieusement une lutte inégale contre l'Italie, et, pendant trois semaines, elle a contenu le flot des Allemands et des Italiens réunis, puis enfin elle fut envahie, mais sans plier le genou.

Ils se sont vengés de cette résistance, ils ont accumulé les ruines sur notre patrie. La Grèce, faible au point de vue économique, a été réduite, du fait de ces quatre envahisseurs, à un dénûment complet, et l'on pourrait

lui appliquer cette phrase des Ecritures:

«Nous avons tous souffert dans la détresse; nous avons été traités comme des victimes destinées au sacrifice; le peuple, en partie, se vêtit de corde; l'on se partagea nos champs, l'on dépouilla nos demeures, nous mêmes étions abreuvés d'injures».

Après tant de sacrifices, tant de gloire, la Grèce sa liberté assurée, attend la réalisation complète de son unité nationale.

Notre première joie, après la libération fut d'apprendre que le Dodécane, les douze îles historiques, étaient enfin rendues à la mère patrie, après tant de luttes. Nous attendons à présent des territoires où sont gravés des droits helléniques imprescriptibles, ainsi que la garantie des frontières de notre pays contre l'invasion ennemie.

Quand elle aura libéré ses fils, la Grèce prouvera qu'elle sait vivre en paix, suivre le chemin de l'entente et de la collaboration tout comme, en temps de guerre, celui de la gloire.

Notre génération doit faire face à l'oeuvre de la reconstruction. Nous en viendrons également à bout, si nous l'entreprenons unis, de même qu'en 1940, unis autour de notre Roi, nous nous sommes dressés contre l'ennemi.

Les premières années de l'après guerre, seront aussi dures que les années de lutte.

Il est impossible de vous décrire l'ampleur des ruines et de la misère de la Grèce.

Heureusement que nos précieux amis, les Etats-Unis, l'Angleterre, le Canada, l'Afrique du Sud et l'Australie, viennent constamment en aide à la Grèce et secourent sa malheureuse population. En outre, l'Eglise d'Angleterre et celle d'Amérique ont donné leur appui à l'Eglise de Grèce. Le peuple qui a tant contribué à la liberté du monde se trouve encore en proie à la misère et au dénûment. Il a faim et froid.

L'avenir de la Grèce se trouve entre nos mains à tous. Nous avons le devoir d'unir fraternellement nos efforts afin que les sacrifices immenses qui ont valu à notre peuple de conserver son droit à la liberté puissent porter leurs fruits. Nos morts glorieux qui comptent parmi eux tant de fils de l'Hellénisme d'Egypte exigent que nous nous montrions dignes d'eux.

Nous ne devons avoir qu'un seul désir profondément gravé dans l'âme, celui de remettre à la génération future une Grèce reconstituée unie et forte.

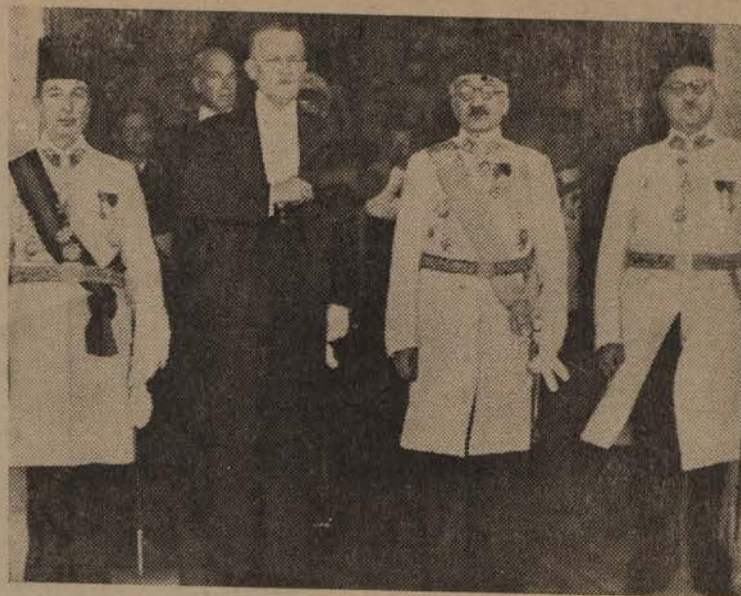
VIVE LA GRECE!

VIVE LE ROI

La foule répéta les vivas avec grand enthousiasme tandis que le choeur de l'Eglise entonnait le Polychronion Royal et que la Musique jouait l'Hymne National au milieu des acclamations enthousiastes.

A Alexandrie également fut chanté un Te Deum en présence des Autorités Consulaires et Communales au-

A l'Ambassade des Etats-Unis



S.E. l'Ambassadeur M. S. Pinkney Tuck sortant du Palais de Ras El Tin accompagné de LL.EE. Abdel Latif Talaat Pacha et Ismail Teymour Pacha

Le jeudi 10 octobre, à midi, Son Excellence M.S. Pinkney Tuck a été reçu au Palais de Ras el Tine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique en Egypte. Son Excellence l'ambassadeur, accompagné de S.E. Ismail Teymour pacha, premier chambellan, s'est rendu au palais royal, dans une automobile de la Cour, escortée d'un nombre de motocyclistes de la Garde Royale et de la Police, et suivie de deux automobiles de la Cour où avaient pris place MM. les membres de l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique. A son arrivé ainsi qu'à son départ. Son Excellence l'ambassadeur a été salué par une garde d'honneur et par l'hymne national des Etats-Unis d'Amérique.

Ont assisté à cette solennité S.E. le ministre des Affaires étrangères, S.E. le Grand Chambellan et le chef p.i. du Cabinet de Sa Majesté le Roi.

A l'Ambassade Britannique

M. Archibald McDougall, Conseiller Légal de l'Ambassade Britannique au Caire vient d'arriver en Egypte où il succède à M. Beasley. Ancien avocat conseil du Ministère Irakien des Affaires Etrangères M. McDougall a fait partie de plusieurs commissions mixtes Américano-Britanniques d'achats durant la guerre.

Nous lui souhaitons la bienvenue.

quel S.B. le Patriarche d'Alexandrie Mgr. Christoforos officia entouré des Métropolitains du Trône et de tout le clergé d'Alexandrie.

A l'issue de ce Te Deum S.B. le Patriarche prononça une vibrante allocution conseillant l'union des Hellènes pour le bien de la Patrie.

A la Légation de Chine

Pour fêter le 35ème anniversaire de la fondation de la République Chinoise, le Dr. Chang Chi-hsien entouré de ses collaborateurs offrit à la Légation de Chine un cocktail-party des plus réussis et qui groupait l'élite du monde politique Egyptien et Européen de la Capitale.

A la Légation de Turquie

A l'occasion du 23ème anniversaire de la République Turque S.E. M. Numan Tahir Seymen Ministre Plénipotentiaire de Turquie au Caire a donné dans les vastes salons du Palais de la Légation une brillante réception à laquelle assistèrent les Ministres Egyptiens, les membres du corps diplomatique, ainsi que plusieurs personnalités égyptiennes et étrangères de même que les membres de la colonie turque du Caire.

Réunion à tous points réussie grâce à l'extrême courtoisie et à l'ambiance que sait créer autour de lui l'éminent diplomate turc.

A la Légation de Tchecoslovaquie

A l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance de la République Tchéquo-Slovaque M. le Dr. Krucky recevait à la Légation de Tchecoslovaquie le 28 Octobre les membres de sa colonie, le Corps Diplomatique et la Presse.

Les assistants eurent le plaisir de faire personnellement connaissance avec le distingué représentant de la Tchecoslovaquie en Egypte. Docteur en Droit et Ingénieur le Dr. Krucky prit part à la plupart des campagnes militaires de la dernière guerre sur le front du Moyen-Orient. Rappelé ensuite au Ministère des Affaires Etrangères, il fut délégué peu après en qua-

lité d'officier de liaison auprès de la Commission de Contrôle Allié en Allemagne. Nous lui souhaitons le plus franc succès dans l'exercice de sa mission en Egypte.

A la Légation de Syrie

Pour commémorer la visite faite l'an dernier par S.M. le Roi Farouk au Palais de la Légation de Syrie au Caire, S.E. Djamil Mardam bey, Ministre Plénipotentiaire de Syrie en Egypte, a fait apposer dans le salon principal de la Légation une plaque de marbre gravée d'or rappelant le souvenir de cette Auguste présence. L'inauguration en eût lieu en présence d'un grand nombre de personnalités politiques Egyptiennes et Arabes, ainsi que du Corps Diplomatique et de la Presse. L'assistance saisit cette occasion pour exprimer au distingué homme d'Etat ses vœux de bon voyage à Damas, où il retourne bientôt pour reprendre une part active à la vie politique de son pays.

Légation de France

En l'honneur de la Compagnie Dramatique de Paris, qui donne en ce moment une série de représentations au théâtre du Jardin de l'Ezbekieh, S.E. le Ministre de France et Mme Arvengas offrirent une brillante réception dans les salons de la Légation à Gizeh.

A la Légation de l'U.R.S.S.

Pour fêter le 29ème anniversaire de la Révolution d'Octobre, qui est une fête nationale dans l'U.R.S.S. S.E.M. D. Chiborine, Ministre de l'URSS en Egypte et Mme. Chiborine offrirent une brillante réception dans les salons de la Légation, à laquelle étaient invitées les principales personnalités Egyptiennes du pays, ainsi que le Corps Diplomatique et la Presse.

Légation du Liban

A l'occasion de la fête de l'indépendance libanaise, S.E. le Ministre du Liban et Mme Samy El-Khoury donnèrent dans les salons de la Légation, à Guizeh, une brillante réception à laquelle assistaient le Président du Conseil libanais et le ministre des Affaires Etrangères, les dignitaires de la Cour, les membres du gouvernement les présidents de la Chambre et du Sénat, les chefs des partis, le corps diplomatique et consulaire, ainsi que plusieurs notabilités égyptiennes et étrangères.

S.E. le Ministre du Liban et Mme Samy El-Khoury faisaient les honneurs avec leur habituelle simplicité et courtoisie.

Au Consulat de France

Nous apprenons avec infiniment de plaisir le retour parmi nous de M. Jean Filliol, en qualité de Consul Général à Alexandrie, succédant à M. Jacques Dutard.

M. Jean Filliol, qui fut récemment nommé dans la Légion d'Honneur est une figure déjà populaire en Egypte, où il fut durant la guerre Conseiller à la Délégation de la France Combattante puis à la Légation de France, après avoir gravi depuis 1934 tous les échelons dans la hiérarchie diplomatique.

Nous lui souhaitons cordialement un heureux retour parmi nous.

ETHIOPIE

La guerre étant déjà depuis assez longtemps terminée et les diverses délimitations, tant pour la paix que pour la reconstruction générale de tous les pays qui ont souffert par l'agression et l'occupation de l'ennemi, touchant à leur fin, «La Semaine Egyptienne»

envisage de présenter à nouveau des numéros Spéciaux, consacrés entièrement au divers pays, qui furent victimes de l'Axe.

L'Ethiopie étant le premier pays à avoir été envahi par l'ennemi, avoir souffert et lutté pour son Indépendance, le premier numéro spécial de «La Semaine Egyptienne» sera entièrement consacré à elle: Commerce, industrie, arts et sports, tourisme, etc.

Pour pouvoir mettre sur pied ce numéro spécial sur l'Ethiopie, notre envoyé spécial M. Emile Lambiri, se rendra incessamment à Addis-Ababa et recueillira surplace la documentation nécessaire à ce numéro.

Nous prions toutes les autorités du Pays, les amis et lecteurs de «La Semaine Egyptienne» en Ethiopie ainsi que tous les habitants en général de lui réserver bon accueil.

LA DIRECTION

Le Directeur de «France Presse»

A l'occasion du récent séjour en Egypte de M. Maurice Nègre, Directeur-Général à Paris de l'Agence Télégraphique France-Presse, notre excellent confrère M.G. Dardaoud, Directeur pour le Moyen-Orient de l'importante Agence et Mme. Dardaoud offrirent au Shephard's Hotel une réception où l'on remarquait S.A.R. Le Prince et la Princesse Pierre de Grèce, le Corps Diplomatique et Consulaire, ainsi que de nombreuses personnalités Egyptiennes et Etrangères.

M. Maurice Nègre fut également fête au Caire par Mtre. Edgard Gallad bey, qui au nom du «Journal d'Egypte» offrit au Royal Automobile Club d'Egypte, un somptueux déjeuner rehaussé de la présence de plusieurs hauts fonctionnaires de l'Etat et de notabilités de premier plan du monde de la Presse et des Lettres.

ECHOS et NOUVELLES

Notes Roses

Nous avons appris avec plaisir le mariage de Mlle Nina Weiner avec M. Denis Johnson-Davies qui vient d'être célébré au Caire. Madame Johnson-Davies, qui est une des plus gracieuses collaboratrices du «British Council» et à son mari, vont nos meilleurs vœux de bonheur.

Notre charmante consœur Marie-Catherine Boulad a également fêté son mariage avec le Lt. Colonel Abdel Rahman Zaki bey, Conservateur du Musée Militaire de l'Armée Egyptienne et historien bien connu. Toutes nos

cordiales félicitations et nos vœux de bonheur les plus chaleureux.

A la Banque de Commerce

Nous apprenons avec grand intérêt que les dirigeants de ce grand Etablissement Bancaire fondé il y a 27 ans par un important groupe d'Hellènes résidant en Egypte viennent d'acquiescer, au prix de L.E. 60.000, la propriété de l'Immeuble sur lequel s'élève la «Banque de Commerce» d'Alexandrie. C'est là une initiative qui recevra l'adhésion unanime de ceux qui suivent avec sympathie le développement de cette Institution financière de premier ordre.

Le Studio Kyriakidis

M. Taky Kyriakidis, l'architecte et décorateur bien connu d'Alexandrie inaugurerait l'autre après midi son nouveau studio d'art au 30, de la rue Fuad I, Les convives et amis de M. Kyriakides furent nombreux à le féliciter pour le goût de son agencement et la sobre harmonie que constitue l'ensemble de tableaux, photographies, meubles et draperies réunis par ses soins et son électisme consommé.

SEM.

CHEZ LE LIBRAIRE

LOUIS BERTRAND, de l'Académie Française, *Saint Augustin*. Aux Editions "Variétés" Montréal.

Dans ce livre attachant que viennent de publier Les Editions Variétés, le visage du vieil évêque s'anime, devient étrangement vivant, presque moderne d'expression. On découvre bientôt une des existences les plus mouvementées, les plus riches en enseignements que nous offre l'Histoire. Ces enseignements s'adressent à tous, répondent à nos préoccupations d'hier et d'aujourd'hui.

Cette biographie de Saint Augustin est réellement sujet d'actualité. Le siècle où le Saint a vécu ressemblait à notre époque troublée et le retour de circonstances semblables nous place devant les mêmes problèmes.

S'il n'est pas de sujet plus actuel, il n'en est pas aussi de plus intéressant. En effet, cette existence errante de chétif et d'étudiant que le jeune Augustin promena de Thagaste à Carthage, de Carthage à Milan et à Rome, et qui, commencée dans les plaisirs et le tumulte des grandes villes, acheva dans la pénitence, le silence et le recueillement d'un monastère, ne tient-elle pas du roman?

Et, d'autre part, quel drame plus haut en couleur et plus utile à méditer que cette agonie de l'Empire à laquelle Augustin assista et que, de tout coeur fidèle à Rome, il aurait voulu conjurer? Quelle tragédie enfin plus émouvante et plus douloureuse que cette crise d'âme et de conscience qui déchira sa vie?

A l'envisager dans son ensemble, la vie de Saint Augustin apparaît comme une lutte spirituelle, un combat. C'est le combat de tous les instants, l'incessante lutte que dramatisaient tous les poètes d'alors et qui est l'histoire du chrétien de tous les temps.

C'est aussi l'histoire d'un intellectuel, d'un mystique, d'un homme de prière et de méditation, d'un docteur et d'un saint, comme celle d'un homme d'action méticuleux, d'un génie universel.

GEORGES SIMENON, *Les Suicidés*. Aux Editions "Variétés" Montréal.

Les Editions Variétés, qui ont déjà publié plusieurs romans à succès de Simenon, présentent maintenant une nouvelle et passionnante histoire de cet auteur.

L'action débute au moment où, pourchassé par la police pour avoir mis le feu à la maison du père de sa fiancée, Emile Bachelin s'enfuit.

«Où le misérable, qui a très peu d'argent sur lui, a-t-il trouvé asile?» se demande le journal.

Et un jour, sa fiancée, Juliette Grandvalet, disparaît à son tour, entraînée à Paris par Emile. C'est là que leur drame véritable commence: drame du coeur, drame de ces existences ballottées par un mystérieux appel vers le grand désastre.

De son côté et tandis que se prépare la tragédie, le père de Juliette, venu à Paris, à la recherche de sa fille, subit toutes les humiliations jusqu'à ce que...

Retrouvera-t-il sa fille trop tard? Pourra-t-il la faire échapper au sort tragique qui l'attend?

Ces brèves notes montrent bien que l'histoire est des plus captivantes. Dans ce roman dépouillé de toute banalité, l'on suit les acteurs avec intensité et émotion, parce que Simenon les a créés vivants.

JACQUES D'AUMALE, Ministre Plénipotentiaire. *Voix de l'Orient*. Aux Editions "Variétés" Montréal.

Les Editions Variétés présentent sous ce titre les souvenirs d'un diplomate français.

Le 19 novembre 1919, l'auteur M. Jacques d'Aumale, rendu à la vie civile, après quatre années passées dans l'armée française et comme détaché à l'armée américaine, s'embarquait à Marseille pour le Moyen-Orient. Il poursuivait ainsi une carrière diplomatique qui allait le retenir près de vingt ans en Egypte et en

Dans ces récits fantastiques, on sent tout d'abord qu'il s'agit de quelque chose de grave. Et lentement. Palestine, et lui permettre d'acquérir une connaissance profonde de ces pays, de leurs problèmes politiques, de leurs moeurs.

Ayant décidé de publier une partie des notes et des souvenirs qu'il a recueillis au cours de ses trente années de vie diplomatique, l'auteur s'est inspiré, dans le choix d'un titre, des paroles que clamait ce prophète de l'Écriture, parcourant les murs de Jérusalem pendant le siège de la ville par Titus: «Voix de l'Orient, Voix de l'Occident, Voix des Quatre Vents...» Il donna donc le titre *Voix de l'Orient* à ce premier livre de souvenirs, qui porte sur ses années de jeunesse et ses années passées au Caire et à Jérusalem.

Le vicomte Jacques d'Aumale, qui porte un des plus beaux noms de France, nous raconte sa prime jeunesse au château familial; puis il fait revivre l'atmosphère du Paris de ses années de collège et d'université.

Avec brio, il décrit ensuite la vie du milieu diplomatique au Caire. Son étude de l'Égypte est attachante, et il est instructif de lire son rapport des opinions qui ont cours dans ce pays si près de l'Occident par certains aspects, mais tellement oriental par certains autres.

D'Égypte, il nous conduit en Syrie pour nous arrêter en Palestine. Il peint la Terre Sainte en couleurs fortes et donne sur la situation politique troublée de ce pays des explications judicieuses qui permettent de se rendre compte du problème arabe et juif.

Voici un livre, richement illustré de nombreux hors-texte où chaque lecteur trouvera une abondante moisson de connaissance.

HONORÉ DE BALZAC: *César Birotteau*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Cette saison, Les Editions Variétés présentent dans leur riche collection «Les romans illustres» deux chefs-d'oeuvre d'Honoré de Balzac: *Eugénie Grandet* et *César Birotteau*. Ces deux romans récemment parus, ont été publiés simultanément avec *La princesse de Clèves* par Madame de La Fayette.

César Birotteau est une autre célèbre figure de la grande armée du roman *La comédie humaine* créée par Balzac. Le parfumeur Birotteau, inventeur de la *double pâte des sultanes* et de l'*eau carminative* et patron de l'établissement *La Reine des roses* veut se lancer dans la politique et la spéculation. Madame Birotteau, femme de grand jugement, crie casse-cou. César grisé par quelques succès n'entend rien; il se croit appelé aux plus hauts postes et aux plus éminentes fonctions.

Était-il orgueilleux? Que oui! Mais son coeur sincèrement bon ne prévoyait pas l'existence d'êtres fourbes et malhonnêtes. L'ange de la probité commerciale, le martyr de la probité commerciale perdra rapidement le fruit de son labeur de vingt ans.

Une silhouette ironique qui passe, par la magie du récit, au modèle le plus concret du bon petit commerçant qui a réalisé sa fortune dans son négoce et qui pense réussir mieux ailleurs. L'histoire de la grandeur et de la décadence de Birotteau est un des piliers de ce monde balzacien étrange et mystérieux qui hante tous ceux qui y pénètrent.

SOYA COLA

Bottled by SPIRO SPATHIS CAIRO

By appointment of SOYA COLA Co, Baltimore MD. U.S.A.

CONFITURES GROPPPI

1°) beaucoup de fruits

2°) peu de gelée

3°) pas d'ingrédients chimiques

le pot de 1 lb.

P.T.

Oranges Marmelade	15
Fraises	18
Abricots	18
Figues	14
Dattes	14
Mangues	22
Roses	18
Gélée de Coings	15

En vente chez Groppi & "L'AMERICAINE"

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinéah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R.C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R.C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES
COSTUMES SUR MESURE
CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS
BONNETERIE HOMMES ET DAMES
SOUS-VETEMENTS
CHAPELLERIE
CHEMISES-CHAUSSURES
TRICOTAGE

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosi & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL VERSE L.E. 520.000
RESERVES L.E. 130.000

Siège Social: LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993
Téléphones: Direction: Nos. 54700 55410 Portefeuille, Change No. 41671

Succursale à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.
Téléphones: Direction: No. 20932 Changes, Marchandises, Recouvrements: No. 22370
Portefeuille, Renseignements, Caisse: No. 28197, Titres, Positions: No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes, Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets.
Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Égypte et de l'Étranger, etc., etc.

“ COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX ”

Service spécial de Caisse d'Épargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions
Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.

Voix des Poètes (poèmes) (Aux Editions "Variétés" Montréal).

Un voyage à travers la poésie canadienne-française contemporaine, par les meilleurs écrivains canadiens voilà ce que proposent Les Editions Variétés en présentant *Voix des Poètes*, une de leur plus récentes nouveautés.

Ces pages contiennent des textes inédits, des extraits d'ouvrages à paraître. On trouvera dans ce recueil les noms de Robert Choquette, Jovette Bernier, René Chopin, Jean Bruchési, Roger Brien, Jean-Charles Harvey, Cécile Chabot, Simone Routier etc. En tout cinquante auteurs et au-delà de cent poèmes superbement groupés. Cet ouvrage donnera au lecteur l'occasion de goûter pleinement et dans son ensemble les oeuvres de nos meilleurs poètes canadiens-français.

Voilà bien une somme intéressante de la poésie française actuelle au Canada qu'on pourra ouvrir à n'importe quelle page et qui fournira toujours un trait vibrant de l'âme de nos poètes canadiens-français.

C'est un livre pour les bibliothèques, les foyers et pour tous ceux qui veulent apprécier le mouvement intellectuel au Canada.

CH. QUINEL et A. DE MONTGON *Un Prince Charmant: Henri de Guise* (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Dans leur intéressante collection historique, Les Editions Variétés viennent de publier, après *Richelieu* et *Louis XIV*, un nouveau livre qui plaira aux jeunes *Un prince charmant: Henri de Guise*. Comme les titres précédemment parus, cet ouvrage est abondamment illustré et présenté avec un enchemisage aux couleurs attrayantes.

La vie de ce personnage illustre plonge le lecteur dans l'histoire de ces guerres de religion qui firent tant de mal à la France, en faisant couler beaucoup de sang. Chef du parti catholique, le duc de Guise était tout puissant à la cour, mais sa puissance, en ces temps troublés, lui attirait des ennemis non moins puissants.

En ce temps-là, Henri III régnait, mais dans l'ombre du trône, Catherine de Médicis, sa mère, tenait vraiment les rênes du royaume pour son fils, trop faible monarque. La Cour, incertaine, penchait tantôt vers le parti catholique, tantôt vers le parti huguenot, se mettant toujours contre celui qui semblait être le plus fort, tout en le ménageant. Jusqu'au jour...

Jusqu'au jour où on craignait vraiment qu'Henri de Guise mit le trône en danger. Et alors, il fallut penser à le faire disparaître pour toujours.

Voilà une belle vie dépensée pour une belle et noble cause qui, dans ce livre, devient une captivante histoire et dont on tire de sages leçons.

T. TRILBY *Le Petit Roi Malgré Lui* (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Alex, adolescent de santé délicate, avait été envoyé en France par son cousin, le roi de Rilésie, pour prendre des forces et poursuivre ses études à l'école de M. et Madame Florac.

Un soir il apprend la mort du roi de Rilésie et les blessures mortelles de ses deux fils au cours d'un accident d'automobile. Le lendemain, un ambassadeur de Rilésie se présente à l'école où Alex vivait heureux auprès de M. et Madame Florac et demande au jeune garçon d'accepter d'être roi. Alex, après mûre réflexion et à la suggestion de M. Florac, accepte mais à deux conditions. La première est que Dominica, la jeune nièce de Mme Florac, et Mme Murriel, la mère de la fil-

lette, accompagneront Alex en Rilésie, l'une comme amie et l'autre comme professeur de français. La seconde condition: les vacances d'été devront se passer en France.

Alex quitte donc le coeur gros le doux pays de France pour la cour de Rilésie. Pauvre petit roi de douze ans! Le chancelier qui exerce son autorité sur tout le pays ne veut plus entendre parler de vacances en France. Dominica et sa mère sont humiliées par lui. Alex est malheureux, il souffre. Pourtant Alex et son amie réussiront après de nombreuses aventures à s'évader par avion vers la France.

Après le départ du roi, une révolte éclate en Rilésie. Les Boukanis, ennemis séculaires de la royauté, accèdent au pouvoir. Comme la grande bonté d'Alex V les a conquis, ils le reconnaissent de nouveau comme roi.

Alex continue donc ses études en France. A sa majorité, il reviendra dans son pays pour y régner et il épousera la charmante Dominica, la compagne des bons et des mauvais jours, qui a déjà conquis plus d'un coeur en Rilésie.

Agrémentée de délicates illustrations par Manon Iessel, cette délicate histoire qui vient de paraître aux Editions Variétés est l'oeuvre de T. Trilby, la charmante conteuse, et est présentée dans une édition des plus élégantes.

A. DE MONTGON *Napoléon* (Aux Editions Variétés", Montréal).

C'est le plus nouveau titre que présentent Les Editions Variétés dans leur captivante collection historique pour les jeunes qui comprend déjà *Richelieu* par G. Vallerey, *Louis XIV* par A. de Montgon et *Un prince charmant: Henri de Guise* par Ch. Quinel et A. de Montgon.

Cette biographie de *Napoléon* écrite dans une langue claire s'agrémentée d'illustrations par Lelec. L'ouvrage de format bibliothèque est enchemisé dans une double couverture en quatre couleurs attrayantes représentant le grand conquérant.

Ce livre animé, plein de faits, de tableaux colorés et de traits psychologiques fait revivre la brillante personnalité de Napoléon Bonaparte qui domina les personnages marquants de l'époque. En effet, peu d'hommes ont exercé sur leur temps une influence aussi profonde, aussi durable, que *Napoléon*. Il fut le plus grand capitaine du monde moderne et l'homme le plus éminent par la variété de son génie et de ses aptitudes, par sa puissance incroyable de travail et d'assimilation.

La vie mouvementée de ce foudre de guerre plaira aux jeunes; il enthousiasmera leur imagination.

Voici un livre idéal à offrir comme étrennes ou comme récompense scolaire.

ANNA TOUMANIANTZ *Thérèse et l'Ange Noir* (Albin Michel, Edit. Paris).

Dans un village des Alpes, deux touristes que le hasard a réunis sous le même toit, le vieux chercheur de curiosités Guibert-Vlay et l'étudiant Jean Corbin, observent une jeune femme en séjour dans un chalet voisin, et dans la présence dans ces solitudes étonne.

Quelle est la catastrophe qui a dévasté la vie de Thérèse? Cette catastrophe dont les gens du village sûrement savent quelque chose, des bribes, rien de précis, mais dont ils ne parlent pas.

L'événement qui s'est préparé au fond du temps, qui est resté longtemps suspendu sur notre tête, qui un jour s'est abattu sur nous, ravageant notre existence, personne ne le connaît parfaitement, pas même la victime. Si Marie, la petite villageoise qui a été à la

ville, croit savoir avec certitude quelle est la main qui a tiré, ou fait tirer par un complice le coup de feu qui a tué Jacques Thierry à quelques mètres du mur de sa propriété, si Thérèse, de son côté, possède la même certitude et entrevoit derrière cette main qui a tiré les forces du mal qui l'ont poussée à agir, la clé de l'énigme cependant leur échappe: elle est cachée au plus secret de la nature d'une femme qui, encore enfant, éprouvait un plaisir étrange à dépister, dans les yeux d'un infirme, la souffrance qui s'y trouve cachée. Une égoïste, dont la monstrueuse insensibilité à l'égard de ses semblables n'est pas loin de faire une sadique.

Quand Thérèse apprend que cette femme se trouve dans la région, elle veut fuir, car elle sait que sa présence malfaisante ne fera qu'empoisonner l'air de ces montagnes qu'elle aime. Mais il déja trop tard: elle est là devant Thérèse: avec à sa traîne sa dernière victime, son esclave, André Pradel, un faible, un joueur; elle demande à Thérèse le chemin de la station de Goppe. C'est sur ce chemin, un raccourci vertigineux, que se jouera, dans un brouillard dense, entre la montagne, cette femme et sa victime, le dernier acte du drame qui a coûté la vie à Jacques Thierry, déchainant en même temps dans l'âme de Thérèse un terrible débat de conscience.

EMILE LUDWIG: *La Conquête Morale de l'Allemagne*. Traduction Française de Raymond Henri Albin Michel, Edit. Paris).

Parmi les nombreuses oeuvres d'Emile Ludwig, *La conquête morale de l'Allemagne* prendra une place à part. Le célèbre auteur de tant de biographies d'hommes illustres traite cette fois, non pas du caractère de l'individu, mais du caractère d'un peuple: le peuple allemand. En touches précises, dont chacune éclaire comme un jet de projecteur la physiologie de l'Allemagne, Emile Ludwig démontre le mécanisme de l'âme germanique; mais ce travail de critique se double d'un effort d'exhaustivité: le sort du Reich vaincu.

Comment le traiter, quelle règle suivre, quelles fautes éviter pour empêcher le retour à de nouvelles agressions et faire, s'il se peut, qu'à la mentalité de «l'éternelle Allemagne» succède une mentalité démocratique et pacifique?

Un tel ouvrage évidemment ne pouvait être écrit que par un homme ayant une connaissance profonde du sujet qu'il traite, cette connaissance, nul ne la déniait à Emile Ludwig, à l'heure où le problème allemand constitue la clef de voûte de l'édifice européen ébranlé sur ses bases: ce livre apporte sur le problème capitale de notre avenir, des données précieuses parce que constructives.

Il serait à souhaiter que non seulement le public, mais encore les gouvernements alliés lussent *La conquête morale de l'Allemagne* avec l'attention qu'elle mérite.

EDOUARD MAYNIAL: *La Marquise de Custine* (Albin Michel, Edit. Paris).

C'est Sainte-Beuve qui le premier nous invite à considérer cette scène gracieuse, au déclin de l'Ancien Régime; une jeune femme assise à sa toilette, dans son boudoir debout, près d'elle, un homme jeune encore, qui porte sur son visage et dans sa mise, toutes les finesses et toutes les élégances des roués de la belle époque; par la porte entr'ouverte, un tourbillon rose et blond, une fillette vêtue de bleu et qui se sauve sur la pointe de ses petits pieds finement chaussés de prune. L'homme, avec une galanterie taquine, esquisse vers l'enfant le geste d'un baiser et la poursuit de ce tendre salut «Adieu... Reine des Roses!» Et l'enfant, suspendue dans son vol tourne légèrement la tête, souriant de ses yeux vifs à son premier adorateur.

L'enfant blonde et riieuse, la Reine des Roses, c'est Louise de Sabran, qu'un caprice des siens à débaptisée sous le nom de Delphine, le seul nom retenu par la postérité pour désigner la future marquise de Custine, à qui M. Edouard Maynial, historien consciencieux et familier de la «petite Histoire» des débuts du XIXème siècle consacre une émouvante étude biographique dans la collection «Les Grands Pécheresses».

ANDRE ROUSSEAU: *Le Monde Classique*, (Editions Albin Michel, Paris).

On cultive généralement les classiques comme des trésors anciens, dont on honore les mérites connus. André Rousseau nous apprend à y découvrir les plus étonnantes nouveautés. Non seulement il nous invite à prendre du monde classique une vue très large, en y incorporant par exemple un poète aussi moderne que Mallarmé, mais il n'y a pas un auteur d'autrefois qu'il n'aborde d'un point de vue absolument neuf, en y révélant parfois des secrets inattendus. A l'affût de toutes les trouvailles que les érudits ont pu faire récemment dans les domaines les plus divers, il nous les propose à son tour. On verra notamment dans ce volume quelles explications hardies et parfois révolutionnaires il nous suggère de la légende des Horaces, de la spiritualité de Virgile, de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, etc.

L'unité profonde de cette suite d'essais tient à cet esprit ouvert qui retrouve la communication directe avec la vie des grandes oeuvres de tous les siècles. Quand André Rousseau nous fait reprendre contact avec Sophocle ou Molière, avec Balzac ou Proudhon, c'est pour faire surgir de leurs livres des problèmes qui sont les nôtres, des aspirations que nous partageons avec eux. Ne disons même pas qu'André Rousseau débarrasse les classiques de la poussière des bibliothèques, il n'y a pas un grain de poussière sur les auteurs qu'il fait rentrer dans notre monde, et qui sont des êtres éternellement vivants.

Au premier volume de «Monde Classique» dont on n'a pas oublié les études sur Corneille et Racine, sur Baudelaire et Verlaine, etc. cette seconde série vient s'ajouter pour former une galerie de portraits littéraires, qui sera l'une des oeuvres maîtresses de la critique contemporaine.

CHRISTIANE LORIOT DE LA SALLE: *Renaude*, (1 vol. Albin Michel, Paris).

Renaude, ce prénom à la résonance maléfique et les mots de la bande «Brebis galeuse» qui définissent l'héroïne du dernier livre de Christiane Lorient de la Salle, cela sembla annoncer un «roman noir». Mais est-ce la personnalité même de l'auteur, est-ce son incapacité-féminine à admettre comme irrémédiable toute damnation, toujours est-il que cette figure de Renaude amoral, sensuelle, malfaisante, nous paraît singulièrement attachante. Car son vice le plus destructeur-funeste pour elle même autant que pour son entourage est sa jeunesse.

Brisant les liens des conventions sociales, sa jeunesse exaspérée par l'ardeur de l'été provençal, pousse cette fille de la bonne société dans les bras d'un berger. Puis son instinct de liberté, de luxe et de domination, lui fait accepter un mariage «raisonnable» avec un garçon falot de son milieu. (Mais sa naturelle honnêteté parlera plus fort que tout calcul: après l'aveu des conséquences de sa première faute, elle se pend; non par remords ni peur du scandale, mais parce qu'ayant trop précocement goûté aux fruits de la terre, elle sent que la vie ne lui sera plus qu'amertume et que déchéance. Elle a 17 ans.

Cette personnalité de feu et de sang traverse un milieu familial que l'art de l'auteur a su rendre par contraste doucement paisible, d'un bonheur inconséquent et anachronique d'autrefois. La terre provençale en apparence civilisée, mais aussi sauvage que l'âme de Renaude, forme au drame humain un décor décrit en un style dépouillé, d'une chaleur discrète et enveloppante.



VISITEZ LOUXOR ET ASSOUAN

PAR L'ENTREMISE DE

VARVIAS TRANSPORT & TOURIST AGENCY

48, Rue Malika Farida (en face de la Banque Ottomane)

Téléphone No. 58809 — Boite Postale No. 631

DÉDOUANAGE - TRANSIT- EMBALLAGE et TRANSPORT par CAMIONS

TOURING CONTRACTORS for H. B. M. FORCES

Daily departures from Cairo - Special Rates for Servicemen - Programme on request.

ALEXANDRIA Branch :

14, Sesostris Street - P.O.B. 796
and Grivas (Central Library)
11, Bld. S. Zaghoul, Ph. 27677

PORT-SAID Branch :

3, Moh. Mahmoud Pasha Street.
Ph. 2224 - P.O.B. 393

SUEZ Branch :

El Amir Farouk Street
Ph. 20 - P.O.B. 22

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

LEBON & Co.

53, AVENUE FOUAD 1er. — LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

Vente à tempérament et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

Appareillage en tous genres Gaz & Electricité

Cokes Calibres - Brai (Pitch)

Goudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphthaline

Phytoline



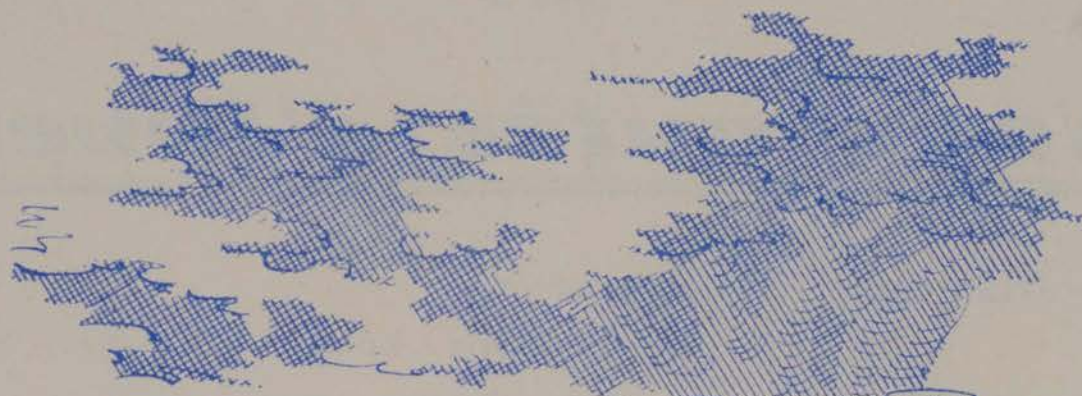
Pur, beurre végétal
Remplace
avantageusement
le beurre
animal
Un produit
"Kafzayat"

"La PHYTOLINE ne se vend jamais en vrac. Exigez la boîte d'origine



EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS à P T.4,5 le pain double

"c'est un produit Kafzayat"



le compagnon
indispensable



LUNDI 28 OCTOBRE

Exposition Générale

des

Nouveautés d'Hiver

Robes - Manteaux - Fourrures

de Paris - Londres - Bruxelles - New-York

Lainages Haute Couture : Rodier, Lesur, Paris

Soieries de Lyon - Velours

Chapeaux en Plumes Paradis — modèles de Paris

Sacs, Bas Nylon — Bretelles Nylon

Garnitures, Carrés, Echarpes en lamé et en laine brochée métal de RODIER

Fourrures pour garnitures et manteaux en agneau rasé et breitschwantz

Robes de Chambre en soie Rodia

Gaines "Scandale" — Soutiens Kestos en Nylon

Robettes pour Fillettes, en Viyella brodées mains.

Cicurel

R. C. C. 26426